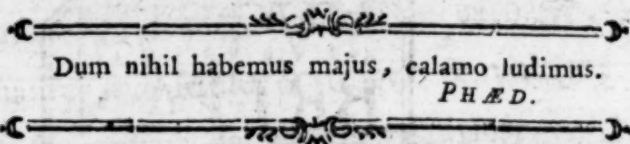


Gal & Co

FABLES
NOUVELLES,
DÉDIÉES
A MONSIEUR
COMTE D'ARTOIS.

PAR M. de St. MARCEL, l'un de ses
Gardes-du-Corps.



A LONDRES;
Et se trouve,
A PARIS,
Chez MONORY, Libraire de S. A. S. Monseigneur
le Prince DE CONDÉ, vis-à-vis l'ancienne
Comédie françoise.

M. DCC. LXXVIII.

9

FABILES
NOUVELLES

DEBILES
MONTICNE UP
COTTON MONTICNE
FOR M. & S. MONTICNE



A LONDON

AND A LONDON

THE MONTICNE, LONDON, & S. MONTICNE
FOR M. & S. MONTICNE



A MONSEIGNEUR,
COMTE D'ARTOIS.

CE n'est ni les exploits guerriers,
Ni les champs désolés & fumans de carnage,
Que va chanter ma Muse & timide & volage;
Elle aime à se couvrir de paisibles lauriers.

Affise à l'ombre des feuillages
Où la Fontaine enflait ses chalumeaux,
Elle va converser avec les Animaux,
Et chercher dans leurs mœurs sauvages,
Des leçons utiles & sages,
Pour fronder les méchans & corriger les fots.

Toi, que le Ciel orna de ses dons les plus beaux,
Avec cette bonté que tout le monde adore,

PRINCE , daignes sourire à mes faibles travaux ;
 Mes chants , que l'Hélicon n'avoua point encore ,
 Ne peuvent célébrer que de pareils Héros.

Si d'un plus noble feu , le Dieu de l'Harmonie
 Échauffe mon esprit amoureux de ses loix ,
 Et que jamais la Discorde ennemie

Chasse du sein de ma patrie

La paix qu'y fait régner le plus sage des Rois ;
 Ma Muse alors quittant le silence des bois ,
 Et dédaignant les fleurs dont elle est couronnée ,
 Suivra tes pas hardis dans les champs de l'honneur.
 Elle viendra redire à la France étonnée ,
 Tout ce que la valeur que le sang ta donnée ,
 Fera de grand pour son bonheur.

Mais aujourd'hui qu'un doux repos t'enchaîne
 Parmi les amours & les jeux ,
 Puissent les essais de ma veine
 Mériter qu'un moment tu les quittes pour eux !





P R É F A C E.

LA Fontaine, en donnant ses Fables , quoique son Recueil soit fort ample , n'a cru faire autre chose que d'ouvrir cette carrière inconnue , ou du moins peu fréquentée jusqu'à lui parmi nous ; & il fait entrevoir que toute la morale devrait être mise ainsi en action. Il n'y en a aucun point sur lequel on ne puisse bâtir un petit Poëme épique , dont les Animaux ou les Arbres , &c. seront les Héros , & qu'on ne puisse présenter sous cette face riante , aux Hommes toujours prêts à se révolter quand on leur parle de leurs défauts ; & comme la morale change nécessairement

avec les mœurs , la Fable semblable à la Comédie peut être variée à l'infini , & étendre son champ , en raison des ridicules qu'elle entrevoit. C'est ainsi que Phédre appliqua quelques Fables d'Esope aux événemens & aux vices de son siècle , & voulut adroitement rendre odieuse aux Romains la domination injuste & cruelle du Favori de Tibère. C'est la Fable , en un mot , qui , comme dit Horace du divin Homère , peut nous tracer mieux que Chrispe & Crantor , le chemin que nous devons suivre , pour être gens de bien.

Il est vrai que les Chefs-d'Œuvres de la Fontaine doivent indisposer le Public contre ceux qui se mêleront de courir la même carrière. La Terre qui nourrissait ce Fablier , s'est presque extenuée à force de lui procurer de beaux

& bons fruits; mais ce serait une injustice extrême de ne pas assigner un rang honorable à quelques Auteurs, qui sont venus après lui. Lui-même n'aurait pas défavoué quelques Fables de ce la Motte tant décrié; il se fut fait honneur de celles *des Chèvres*, & *de l'Enfant bien corrigé*, &c. &c. Elles sont une preuve, que s'il est difficile d'égaliser certains Grands Hommes, il n'est pas impossible de s'élancer quelquefois jusqu'à eux; d'ailleurs où en serions-nous, si leurs productions dégoûtaient ceux que leur génie porte vers le même objet? Aurait-on osé faire des Tragédies après les Corneille, & des Comédies après les Moliere, &c? & ne serions-nous pas privés d'une quantité d'Ouvrages, qui immortaliseront leurs Auteurs?

Il me reste à présent à parler des

Fables que j'ose mettre au jour. Le sujet de la plus grande partie m'appartient. J'en dois quelques-unes à Phèdre , à Avien , &c. à Gai, Auteur Anglais , à M. Lessing , Auteur Allemand , &c. que j'ai rendues à ma manière ; voilà tout ce qu'il me convient d'en dire. Si elles sont bonnes, il est inutile que je les recommande au Lecteur ; si elles sont mauvaises, après avoir fait la sottise de les écrire, on aurait raison de ne pas me pardonner celle de les défendre.





A

LA FONTAINE.

AUTEUR divin, dont la Muse facile
A l'art de plaire & de n'y pas songer ;
Pardonne-moi , si j'ose m'engager
Sur cette mer en naufrages fertile ;
Mais où ta nef a vogué sans danger.

Pardonne-moi , si j'ose sur tes traces
Errer sur ces bords enchanteurs,
Où devant toi , la main des Graces
Faisait éclore tant de fleurs.

Dans tes écrits tu fais en vain paraître ,
Qu'à des essais tu bornes tes travaux ;
Tes essais font des coups de maître ,
Qui désespèrent tes rivaux.

Pour l'un d'eux , s'il en est , garde-toi de me prendre.
Hélas ! même avec eux je n'oserais joûter.
Je mets ma gloire à ne jamais prétendre

Au bien qu'avec honneur je ne puis disputer.
Dans les jeux, où ma Muse ose se faire entendre,
Je suis semblable à ces enfans badins,
Qui, saisis d'une ardeur guerrière,
Montés sur des roseaux, comme des paladins,
Courent à travers champs se couvrir de poussière.





FABLES

NOUVELLES.

FABLE PREMIERE.

L'Orme & l'Ozier.

“ **Q**UE fais-tu donc là-bas caché sous l'herbe?
Disait à l'humble Ozier du haut de sa grandeur

Un Orme dont le front superbe

Du firmament atteignait la hauteur.

„ Au lieu de végéter sur ces tristes rivages,

„ Ne peux-tu, comme moi, t'élever dans les Cieux?

„ Viens me voir assister presque au conseil des Dieux,

„ Viens voir autour de moi se former les orages.

„ Laissez, répond l'Arbuste, où pourrais-je être mieux?

Au bien qu'avec honneur je ne puis disputer.
Dans les jeux, où ma Muse ose se faire entendre,
Je suis semblable à ces enfans badins,
Qui, saisis d'une ardeur guerrière,
Montés sur des roseaux, comme des paladins,
Courent à travers champs se couvrir de poussière.





FABLES

NOUVELLES.

FABLE PREMIERE.

L'Orme & l'Ozier.

“ **Q**UE fais-tu donc là-bas caché sous l'herbe?
Disait à l'humble Ozier du haut de sa grandeur
Un Orme dont le front superbe
Du firmament atteignait la hauteur.
„ Au lieu de végéter sur ces tristes rivages,
„ Ne peux-tu, comme moi, t'élever dans les Cieux?
„ Viens me voir assister presque au conseil des Dieux,
„ Viens voir autour de moi se former les orages.
„ Laissez, répond l'Arbuste, où pourrais-je être mieux?

» Il me suffit de prêter mon ombrage
» Aux Habitans de ce séjour ;
» Et d'entendre , sous mon feuillage ,
» La Fauvette chanter le Printems & l'Amour.
» Elancez-vous vers la céleste plage ;
» Que la grandeur ait des attraits pour vous ;
» C'est mon destin de ramper sur la terre.
» Quand on est plus loin du Tonnerre ,
» On risque moins de périr sous ses coups ».



F A B L E I I.

Le Loup & la Chèvre.

§ U R le penchant d'un roc inaccessible,
Maître Loup aperçut une Chèvre broutant ;
 La faim le pouffait, & partant
La voir & la croquer, s'il eut été possible ,
 Eut été fait en un instant.

Il lui dit donc : « belle Chèvre, ma mie ,
 » Au lieu de chercher votre vie
» Sur ces rochers pelés, où, si j'en crois mes yeux,
 » L'herbe ne vient non plus que sur ma patte,
» Que ne descendez-vous plutôt dans ces beaux lieux,
» Où la fauge & le thym croissant à qui mieux mieux,
» Vous offrent une chère & fine & délicate ?
» D'ailleurs, que de dangers ne courez-vous donc pas ?
 » En vérité j'en ai pour vous la fièvre :
 » Un pied mal mis, ou le moindre faux pas
» Vont vous précipiter de ce rocher en bas...
» Grand merci du conseil, lui répondit la Chèvre ,

„ Je le trouve prudent & louable en tout point ;
„ Mais de la part dont il me vient , beau Sire ,
„ Vous permettez que je n'en use point „.
A ce discours le Loup ne sçut que dire.
Le ventre vuide il retourne au logis ;
Et la Chèvre me dit en très-sage personne :
„ Quand tu recevras des avis ,
„ Regarde bien qui te les donne.



F A B L E I I I.

L'Ane & son Maître.

Aussi fou que cet Empereur (*),
Qui fit de son Cheval, l'un des Consuls de Rome ;
Il prit envie à je ne fais quel Homme ,
De faire un jour, de son Ane un Docteur.
-Un Docteur? -Oui vraiment; quoi, cela vous étonne?
L'on en fait bien quelquefois en Sorbonne.
Voilà donc sur les bancs Seigneur Aliboron ,
Et son Maître, qui lui répète
Sa leçon.

L'Ane n'y comprend goutte; envain Martin-bâton
Veut la lui fourrer dans la tête :
Peine perdue , autant en emporte le vent.

Notre Homme a beau faire, beau dire,
Pendant un siècle entier il eut rossé le Sire ,
Qu'il ne l'eut pas rendu de deux grains plus savant.

(*) Calligula.

Qu'arriva-t-il ? le Maître impitoyable
Poussa jusqu'au bout son erreur ;
Encor ne vit-il pas le sens de cette fable ?
A-t-on le droit de rendre misérable,
Qui l'on ne peut rendre meilleur ?



F A B L E I V.

Le jeune Cerf.

POUR exciter un cœur que la crainte possède,
Que l'habitude est un puissant remède ?

Un Faon dans les lacs d'un Chasseur
Se trouva pris. Celui-ci plein de joie,
Tout aussi-tôt le lie , & de sa douce proie,
Va faire hommage à son Seigneur.

Le Seigneur satisfait , lui-même le détache ,
Et le lâche

Dans la cour du château que l'on ferme avec soin.
D'abord le jeune Cerf retiré dans un coin ,
Sur les Hommes qu'il fuit , n'ose porter la vue :
De ses frayeurs bientôt son ame revenue ,
Il ose les fixer de loin :

Un rien lui faisait peur : à présent moins farouche ,
Il se laisse aborder ; à présent on le touche.

Lui montrez-vous un peu de pain ?
Il vous suivra par-tout ; bientôt vif & badin ,

B ij

Il folâtre avec vous; il vous provoque même.
Le chassez-vous? il se défend;
Et ce qui lui causait une frayeur extrême,
Lui sert de jouet maintenant.

A l'aspect d'un guerrier, au regard homicide;
Telle l'on voit une Nymphe timide,
Trembler, pâlir, baïsser les yeux.
Vingt fois elle veut fuir, mais bientôt moins sauvage,
Elle admire en secret son air audacieux;
Bientôt à la frayeur peinte sur son visage,
Le calme succède à son tour :
Bientôt elle répond à son tendre langage,
Et puis bientôt à son amour.



F A B L E V.

Le Roi & le Prisonnier.

CHINVANG le Juste, en montant sur le trône,
Voulut par un bienfait s'annoncer aux Humains.
Un Roi, dont la sagesse ennoblit la couronne,
Tel chez vous, ô Français, commença ses destins.
Ce premier ordonna de rendre à la lumière
Ceux qui, par l'injustice autrefois opprimés,
Comme des Scélérats achevant leur carrière,
Dans le fond des cachots, languissaient enfermés.
Au milieu des Captifs, que la reconnaissance
Précipitait en foule aux pieds de sa grandeur,
Se trouvait un Vieillard, qui rompant le silence,
Étonna, par ces mots, son jeune bienfaiteur.
„ O toi! dont les vertus égalent la puissance,
„ Tu vois, grand Prince, un pauvre infortuné,
„ Dont les douleurs furent le seul partage :
„ Par un faux jugement, à la fleur de mon âge,
„ A mourir en prison, je me vis condamné.

- » Depuis soixante hivers je gémis dans les ombres ,
» Et mon cœur fait aux ennuis dévorans ,
» Que j'éprouvais dans ces demeures sombres ,
» Ne saurait soutenir le jour que tu me rends.
» Long-tems dans ces remparts j'ai promené ma vue ,
» Pour découvrir ceux dont mes foibles jours
Pouvaient tirer quelques secours ;
» Recherche , hélas ! trop superflue !
» Amis , parens , la mort a tout sçu me ravir.
» Etranger dans le monde , il m'est insupportable.
» Permits donc , que j'aïlle finir
» Une vieilleffe misérable ,
» Aux lieux où mes beaux ans trouvèrent leur tombeau.
» Leur présence à mes yeux fera plus agréable ,
» Que le séjour du Palais le plus beau ».

Ainsi nous montrons pour la vie ,
Le goût que ce vieillard avait pour sa prison.
Elle nous déplaît par raison ;
Mais l'habitude nous y lie.



F A B L E V I.

Le Bouc sans Barbe.

UN Bouc voulut un jour devenir Petit-Maître ;
Pourquoi non ? sa laideur ? j'en connois parmi nous
D'aussi laids qu'il le pouvait être ,
Qui n'en prennent pas moins & les airs & les goûts ;
Rencontrait-il sur son passage
Quelque tapis de fleurs , un banc de serpolet ,
Pour s'embaumer , notre Bouc s'y roulait ;
C'était-là ses parfums d'usage :
Trouvait-il un épais buisson ,
Pour radoucir sa grossière toison ,
Il s'y frottait , s'y frottait davantage ;
C'était à s'écorcher la peau.
Puis de trotter vers le premier ruisseau ;
Et là , Dieu fait la complaisance
Qu'il mettait à s'y voir : il seroit mort , je pense ,
Pour le plaisir de se mirer dans l'eau.

Un jour qu'auprès d'une source bien nette ,
 Il s'occupait des soins de sa toilette :
 Cette barbe me fait horreur ,
 Difait-il ; j'ai cinq ans, on m'en donnerait trente ;
 Si les beautés que je frequente
 Ne savaient quelle est ma vigueur ,
 Je crois qu'en me voyant elles mourraient de peur :
 Difant ces mots , la sotte créature
 Forme en sa tête le dessein ,
 De faire raser sa figure ,
 Et court chez le Barbier du Village voisin.
 Au bout d'un soliveau qui faillit dans la rue ,
 Trois bassins suspendus frappent bientôt sa vue ;
 Et plus bas , sur un ais barbouillé d'orpiment ,
 Il lit ces mots : ici l'on rase proprement.
 Sire Bouc entre : un Singe vif & presté ,
 Après un bout de compliment ,
 Vers la chaise de bois le conduit poliment ,
 Le savonne , & d'une main leste ,
 De l'occiput au cou , le tond en un moment.
 Il paye & sort de la boutique ,
 En assurant

Maître Bertrand

Qu'à l'avenir il aurait sa pratique.

Fort empressé d'être applaudi ,

Chez ses frères les Boucs il va montrer sa face ,

Mais tous faisant laide grimace ,

« Oh , oh ! dit l'un deux , qu'est-ceci ?

» Qu'as-tu fait de ta barbe ? apprens-nous ta disgrâce ?

» Hé ! quels sont , dites-moi ? bêtes de l'âge d'or ,

» Les Peuples policés qui la portent encor ?

» Conserverons-nous seuls ce ridicule usage ?

» Faut-il qu'on nous voye en tout tems

» Avec ce poil nous pendant au visage ?

» Par-tout aux allans , aux venans ,

» Notre figure apprête à rire.

» Nous sommes poursuivis par les petits enfans ,

» Et chacun d'eux par la barbe nous tire.

» Frere , lui répondit le plus sensé de tous ,

» Je conçois tes raisons , je les approuve même ;

» Mais veux-tu rester parmi-nous ?

» Alors ta sottise est extrême ;

» Car si tu peux être offensé

» Des propos des enfans & d'un peuple insensé ,

» Comment soutiendras-tu les nôtres ?
» Vas te faire admirer ailleurs ;
» Qui veut si fortement se distinguer des autres ,
» Trouvera par-tout des railleurs ».



F A B L E V I I .

Les deux Pigeons & les Moineaux.

DEUX jeunes Pigeons qui s'aimaient
Sur les branches d'un hêtre, étaient perchés sans-cesse;
Il était le témoin de leur vive tendresse,
Et des preuves qu'ils s'en donnaient.
On voyait ces amans fidèles,
Se becqueter sous ses rameaux,
Roucouler, enlacer leur aîles,
Plaisirs pour eux toujours nouveaux.
Un jour qu'ils étoient loin du logis, un orage
Jetta soudain l'épouvante dans l'air,
Et du sein d'un affreux nuage,
La foudre s'élançant après un prompt éclair,
Frappa le pauvre hêtre & brûla son feuillage.
Dieu fait! combien à leur retour
Sentirent de regrets nos Oiseaux au cœur tendre.
C'était grand pitié que d'entendre,
Ce que leur inspiraient la douleur & l'amour.

Quoique tout dépouillé , cet arbre , hélas ! encore
Avait mille charmes pour eux.

Au coucher du soleil , au lever de l'aurore ,
Ils y prenaient encor leurs ébats amoureux.

« Que faites-vous sur le tronc de ce hêtre ?

» Leur dirent de jeunes Moineaux ,

» Ne voyez-vous pas , pauvres sots ,

» Qu'il pue encor le souffre & le salpêtre ?

» Un si triste séjour est-il donc fait pour vous ?

» Qu'aux Chats-huants, qu'aux noirs Hiboux,

» Il serve à présent de repaire ?

» Tel qu'il est , répondit l'un de nos deux Pigeons ,

» Cet arbre a plus droit de nous plaire ,

» Que le plus beau de ceux qui parent ces vallons.

» Avant que par un trait de la fureur céleste ,

» Il eut été réduit en cet état funeste ,

» Nous nous posions sous ses rameaux épais ,

» A nos plus doux transports , il prêtait son ombrage ,

» Et loin de nous borner à de faibles regrets ;

» Le souvenir de ses bienfaits ,

» Nous le fait chérir davantage



F A B L E V I I I .

Neptune & l'Homme.

D'UN naufrage à peine sauvé ,
Et parmi cent périls dans le port arrivé ,
Un homme avait fait vœu , de frayeur encore blême ,
De ne plus s'exposer au caprice des flots ;
A l'avenir mettant son bien suprême
A jouir au sein du repos ,
Des débris échappés à leur fureur extrême ;
Mais quoi ? sermens de Matelots
Et ceux d'Amans , c'est tout de même.
Déjà les fougueux aquilons
Etaient rentrés dans leurs prisons ;
Le Ciel était tranquille , une paix séduisante
Règnait sur le traître élément ,
Et par un vent heureux poussés légèrement ,
Les navires fendaient sa surface riante.
Loin que notre Marchand résiste à ces appas ,
L'ambition dans son cœur se réveille.
« Vit-on jamais sottise à la mienne pareille ?
« La fortune me rit , & je n'en use pas » :

Il dit : soudain il équipe un navire ,
 Et rempli de nouveaux projets ,
 Au mépris des vœux qu'il a faits ,
 Il vogue de rechef sur le liquide empire :
 Mais du port à peine sorti ,
 Des vents impétueux les cavernes se r'ouvrent :
 L'Onde mugit ; les Cieux de ténèbres se couvrent :
 Son vaisseau balotté sur les eaux qui s'entrouvrent ,
 Est menacé cent fois d'être englouti.
 Dans le danger qui le presse ,
 Et d'où son art ne sçaurait le tirer ,
 Notre homme ne fait plus que faire ; en sa détresse
 Contre Neptune il se met à jurer.
 Un dernier coup alors achève son naufrage ,
 Et le Dieu dont les flots reconnaissent la loi ,
 Lui dit ; « c'est bien à tort que tu t'en prens à moi ,
 » Et tes derniers périls t'auraient du rendre sage.
 C'est parler d'or ; mais l'homme est ainsi fait ,
 Et le malheur ne le corrige guère ;
 Le plaisir parle , ou l'intérêt ?
 Adieu les vœux que la peur lui fait faire ,
 Dès que l'occasion renaît.



F A B L E I X.

L'Aigle & le Milan.

U N jour une Aiglonne fort belle ,
Par les nœuds de l'hymen desirant de s'unir ,
Cherchait par-tout un époux digne d'elle ,
Et sa douleur était mortelle ,
De n'en trouver aucun qui lui put convenir.
En qualité de Reine , elle voulait choisir :
Il lui fallait quelqu'un de haut parage.
« Quoi ? disait-elle en son langage ,
» Ne connaîtrai-je point les plaisirs de l'amour ?
» Et dans un ennuyeux veuvage ,
» Faut-il voir mes beaux ans s'écouler sans retour » ?
Le Milan entendit un jour ,
Cette plainte adressée aux échos du rivage ,
Et d'un air gascon l'approchant :
« Si dans l'époux , dit-il , que vous allez cherchant
» Vous exigez la force & le courage ,
» Vous trouverez en moi de quoi vous consoler ;
» Et , fandsi , en ceci nul ne peut m'égaler.

„ Je suffis aisément à tout ce que vous faites :

„ Pour moi les moutons les plus gros ,

„ Ne font que de légers fardaux ,

„ Et je vis comme vous du fruit de mes conquêtes „.

A ce discours , la belle ajouta foi ;

Car on croit trop , ce que trop on desire.

Noces se font , & du céleste empire

Le Milan est proclamé Roi.

Au bout de quelque tems , „ allez , lui dit la Dame ,

„ Me chercher les moutons que vous m'avez promis „.

„ A d'autres , s'il vous plaît , dit au fond de son ame

„ Le drôle en sortant du logis „.

Il eut raison ; car à sa pauvre femme ,

Il n'apporta... - quoi donc ? - qu'une souris.



F A B L E X.

Les deux Chevaux.

U N fier & superbe Courfier,
Et le Criquet d'un Jardinier
Allaient un jour de compagnie.

« Que vous êtes heureux ! lui disait celui-ci ,

» Tout vous sourit dans cette vie :

» Vous êtes gras & dru , vous n'avez nul souci :

» Pour porter quelquefois Monsieur le Capitaine ,

» Que ses lauriers chargent peu , dieu-merci ,

» Vous avez à souhait & le foin & l'aveine ;

» Et tout le long du jour un Valet a la peine

» De vous choyer , il n'a jamais fini.

» Au lieu que moi , pauvre hère !

» Toujours chargé , bien battu , mal nourri ,

» Du matin jusqu'au soir je traîne ma misère.

» Qu'avais-je fait aux Dieux , pour me traiter ainsi ?

» Cependant je suis votre frère ,

C

» Et le même haras nous éleva tous deux.
» Toi , mon frère ! répond le cheval orgueilleux,
» Insolent ! je saurai punir cette incartade ;
» Est-ce ainsi donc qu'on parle à mes égaux » ?

Il s'approche en disant ces mots ,
Et vous lui lâche une ruade
Qui vous le jette sur le dos.
Hélas ! le misérable fire ,
N'aurait point eu tort avec moi.
Il est des vérités dangereuses à dire ,
Sur-tout à plus puissant que soi.



F A B L E X I.

Le Renard & le Dragon.

EN se creusant sous terre une maison ,
Qu'en bon Français un terrier on appelle ,
Maître Renard trouva , dit-on ,
Une caverne , & dans icelle
Un trésor , que gardoit un énorme Dragon.
De reculer , il en eut bien l'envie ;
Mais cette envie étoit hors de saison.
Du mieux qu'il pût , craignant fort pour sa vie ,
A l'argus redoutable , il demanda pardon.
« Seigneur , dit-il , excusez , je vous prie ,
» Vous voyez bien , au métier que je fais ,
» Qu'un trésor est pour moi chose peu nécessaire ;
» Si je vous avais sçu si près ,
» Je n'aurais point été si téméraire
» Que de creuser ici. Sans être curieux ,
» Pourriez-vous cependant me dire quel salaire
» Il vous revient , pour vivre dans des lieux

» Que le soleil jamais n'éclaire ;
» Où le sommeil jamais ne vous ferme les yeux » ?
« Aucun , dit le Dragon ; mais le maître des Dieux
» A mis cet or en ma puissance ».
« En usez-vous au moins ? - Point du tout ; - Hé pourquoi ?
» - C'est que le sort le veut ainsi de moi.
» - Si sans vous faire nulle offense ,
» Je pouvais librement dire ce que j'en pense :
» Malheur à qui les Dieux donnent pareil emploi » ?



F A B L E X I I .

Le Pavot & la Violette.

U N jour dans les jardins de Flore
En la saison des premières chaleurs ,
J'errais au lever de l'aurore ,
Et j'admirais les différentes fleurs
Que les zéphirs faisaient éclore.
Par sa beauté , son éclat merveilleux ,
Une sur-tout , frappa mes yeux.
On aurait dit la reine du parterre :
Je m'approchai d'elle foudain ,
Pour la cueillir & l'offrir à Glicère ;
Mais une odeur puante & mortifère
En la touchant s'exhala de son sein.
Quoi ! cette fleur qui paraissait si belle ,
Et dont mon œil était frappé ,
N'est qu'un pavot , dis-je , en m'éloignant d'elle ,
Et fort honteux de m'être ainsi trompé ?

„ Voilà , me dit une humble Violette ,
„ Qui leva son front sur l'herbette ,
„ Ce que l'on gagne à juger d'une fleur ,
„ Par l'éclat & non par l'odeur „.
Fade Crésus , ma Fable est ton histoire.
Habits , palais , tout nous en fait accroire ;
Mais ton mérite est celui du Pavot ;
T'approche-t-on , adieu ta gloire ;
Le charme cesse , on ne voit que le sot ,



F A B L E X I I I .

Le Loup & les Cerfs.

P A R ses assassinats, ses vols, ses brigandages,
Un Loup était connu dans tous les environs.
Las une fois d'exercer des ravages,
Et de dévorer des moutons,
Il entassa les peaux de ses victimes,
Et s'y coucha comme sur des carreaux :
Pendant quelques momens le remords de ses crimes
Lui permit de goûter les douceurs du repos.
Des Cerfs passent par-là ; cette vûe effrayante
Les fit reculer d'épouvante.
Les membres déchirés de tous ces innocens,
Qui palpitaient encor sur la terre fumante,
Emûrent de pitié leurs cœurs compatissans.
« Quoi ? justes Dieux , est-il possible
» Qu'un sommeil si pur , si paisible,
» Entre , se disaient-ils , dans l'ame des méchans ?

„ Chut , taisons-nous de peur qu'il ne s'éveille ;
„ Et puisse-t-il ne s'éveiller jamais !
„ Dit le plus vieux ; quand le méchant sommeille ;
„ Alors le faible vit en paix „.



F A B L E X I V.

L'Homme mordu par un Chien.

U N Homme mordu par un Chien
Lui jetta , croyant faire bien ,
Du pain trempé dans sa blessure.
Phédre , qui raconte cela ,
Ne dit point d'où , par aventure ,
Il tenait ce remède-là.
Un passant témoin de l'affaire ,
Lui dit : « arrêtez , imprudent !
» Ils vous mangeront tout vivant ;
» S'ils reçoivent un tel salaire ».
Ce conseil n'était pas d'un sot ;
En effet , qu'un méchant prospère ,
Il en naîtra mille aussi-tôt.



F A B L E X V.

Le Roi & la Pie.

UN certain Roi , je ne fais si l'Histoire
A conservé son nom au Temple de Mémoire ,
Un Roi, dis-je , las de courir
Après les Cerfs du voisinage ,
Voulut être Oïseleur ; ce genre de plaisir ,
Quoique chez les Rois , peu d'usage ,
Avait pour lui toute sorte d'appas :
La chose étant , aurait-il été sage
De ne se le donner pas ?
Les plaisirs qu'à grands frais le riche se procure ,
Dit quelque part un sage Athénien ,
Souvent sont moins vifs , je vous jure ,
Que ceux qui ne lui coûtent rien.
Un jour qu'au milieu d'une plaine ,
Il avait tendu ses panneaux ,
Et que de la forêt prochaine ,
Les oiseaux , attirés par la voix des appeaux ,
Venaient s'y jeter par douzaine ;

Ainsi qu'eux alléchée , une Agace s'y prit ;
La prise était unique , & d'ailleurs une Agace ?
Je vous laisse à penser si le Monarque en rit ;
Il en sautait de joie , & la Cour par grimace
Sautait aussi. De l'un à l'autre on se la passe ,
Car chacun veut la voir. La commère enfin lasse
De servir de jouet , s'adresse au Prince , & dit :

„ Cessez de rire un moment pour m'entendre ,

„ Et redoutez de semblables malheurs.

„ A de certains appas chacun se laisse prendre :

„ Vos courtisans , au clinquant des honneurs ;

„ Nous , aux panneaux qu'il vous plaît de nous tendre ;

„ Vous aux discours de vos flatteurs.



F A B L E X V I.

Le Renard & la Perdrix.

U N Renard vit une perdrix un jour ;
La belle à son aspect allait prendre la fuite ,
Et le drôle eut besoin d'inventer quelque tour ,
Pour l'endormir & la croquer ensuite.
« Que vois-je, justes cieux ! quels attraits enchanteurs !
» S'écria-t-il, jamais l'aurore matinale
» Ne fit naître en nos champs de plus brillantes fleurs
» Que celles qu'à mes yeux votre plumage étale :
» Votre bec du corail efface les couleurs :
» L'éclat de la pourpre même
» Pâlirait devant vos pieds ;
» Mais bel objet si vous dormiez ,
» Combien y gagnerait votre beauté suprême » !
A ces mots la Perdrix , que ce discours ravit ,
Ferme les yeux pour se montrer plus belle ;
Le Renard saute & la faisit.

« Grace, grace , lui cria-t-elle ;
» J'en conjure votre art à bon droit si vanté.
» Auriez-vous bien le cœur de manger celle ,
» Dont à l'instant vous louiez la beauté ?
» Le Renard là-dessus veut prendre la parole ,
» Ouvre la bouche & la Perdrix s'envole ».
Celui-là tout honteux , & la voyant bien loin ,
Pourquoi, dit-il , n'ai-je pas sçu me taire ?
L'autre répond , & moi qu'avais-je affaire
De fermer les yeux sans besoin ?



F A B L E X V I I.

Le Lierre & le Chêne.

UN Chêne , d'un front orgueilleux ,
Jusques dans leur séjour allait braver les Dieux ;
Et garnis d'un épais feuillage ,
Ses rameaux dans les airs s'étendaient tellement ,
Qu'il fournissait abondamment
De la fraîcheur & de l'ombrage.
Un Lierre autour de lui s'élevait sourdement :
L'arbre d'abord méprisa sa faiblesse ;
Mais cependant il se glissait ,
Se pliait & s'entrelaçait ;
Il fit tant par mainte souplesse ,
Qu'au haut du Chêne il parvint tout-à-fait.
De ce rapide vol , le Chêne stupéfait ;
« Comment , lui dit-il , plante vile ,
» Ast-tu pu te traîner jusqu'à mon sommet » ?
Le parvenu répond d'un air tranquille ,
» D'où vient l'étonnement dont vous êtes frappé ?
» Monseigneur rien de si facile ;
» C'est à force d'avoir rempé ».

F A B L E X V I I I .

Jupiter & les deux Hommes.

QUE de maux ont produit l'avarice & l'envie !

Quand j'aurais même une langue d'acier ,
Il faudrait pour le dire un siècle tout entier ;
Tant notre ame leur fut de tout tems asservie.
Mille Auteurs courageux par d'excellens écrits ,
Combattirent envain leur fureur inhumaine ;

Les Hommes n'en font point guéris ;
Et tous ces Ecrivains y perdirent leur peine.
Telle entreprise aussi n'est l'objet de mes soins ;
Ne pouvant les changer , j'en veux rire du moins.

Jupiter fut long-tems étourdi par deux Hommes ,
Qui différaient dans leurs vœux insensés ;
L'un n'eût jamais dit , c'est assez ,
Quand il eut possédé les biens de vingt Royaumes ;
L'autre jaloux du bien d'autrui ,
N'en pouvait supporter de plus heureux que lui.

Le pauvre Dieu ne chommait nulle fête ,
 En nul lieu si secret , il ne pouvait aller ,
 Que les vœux de nos gens ne vinssent l'y troubler.
 Un jour qu'à leur coutume , ils lui rompaient la tête ;
 Pour se débarrasser de ce couple importun ,
 Le Dieu leur dit : « Parlez, mon vouloir est le vôtre.
 » Vous serez exaucés à votre tour , chacun ,
 » Mais à condition que ce que voudra l'un ,
 » Au double en même-tems je l'accorde pour l'autre ».

Nos gens y consentent tous deux ,
 Ne voyant pas le fin de cette clause.

Qu'arriva-t-il ? le convoiteux ,
 Des faveurs de Jupin , pour avoir double dose ,
 Laissa pour lui , l'autre former des vœux ;
 Et celui que rongait l'envie ,
 Dès ce moment ne demanda plus rien ,
 De crainte que sur sa partie ,
 Le Dieu , plus que sur lui , ne fit pleuvoir de bien.
 Jupiter rit de leur folie ,
 Et fut en paix par ce moyen.



F A B L E X I X.

Le Roi & son Cheval.

SUR un Cheval fougueux outre mesure,
Mais pour un animal raisonnant assez bien,
Un Roi s'en allait - où? - mon Auteur n'en dit rien :
Mais cependant la Royale monture ,
Loin de composer son maintien ,
Sans nul égard pour le fardeau qu'il porte ,
Saute, gambade, & va de telle sorte
Qu'il met le Prince en défarroi ,
Et vingt fois en péril de mesurer la terre ;
Tant qu'à la fin tout en colère :
« Comment ? maraut, dit-il , tu me traites , je croi ,
» Comme un simple Ecuyer ? leve les yeux , & voi
» Le cortège qui m'environne :
» Si l'un d'eux à ce point m'eut manqué de respect...
» Je le vois bien , tout tremble à ton aspect ,

» Repart Frontin : mon air libre t'étonne ;
» Mais, Prince , écoute & connais mieux tes gens :
» Parmi ceux qu'a montés ton auguste personne ,
» A-t-elle jamais vu de Chevaux courtisans ?



F A B L E X X.

Le Singe & le Lion.

A la Cour d'un Lion s'escriyait autrefois
Maître Bertrand, Singe des plus adroits ,
Raillleur assez plaisant, malin comme un Satyre ,
Farceur en chef du Monarque des bois ,
Et premier Singe de l'Empire.
Parmi les divers animaux ,
Jaloux de se faire connaître ,
Il n'en venait aucun à la Cour de son Maître ,
Qui n'essuyât ses bons mots :
Il daubait tour-à-tour les sages & les fots.
Son humeur plaisante & caustique ,
Le rendait nécessaire au Roi ;
Ce Prince était un peu mélancolique.
Vient à vaquer un jour certain emploi ,
Certain emploi dont le profit le tente.
Sa faveur à la Cour était trop éclatante ,
Pour qu'il ne dût y faire foi.

Le drôle en se jouant pensait à sa fortune ;

D'ailleurs le poste était fort de son goût :

Afin que sa demande eut moins l'air importune ,

Il usa d'un bon mot pour en venir à bout.

Ce Lion rit du stratagème ;

Mais cependant il fut bien réprimer ,

De son Singe Bertrand , l'ambition extrême :

« On aurait trop , dit-il , raison de me blâmer ,

» Si je te commettais le soin de mon Empire :

» Celui dont le talent se borne à faire rire

» Rarement a le droit de se faire estimer.



F A B L E. X X I.

L'Ours & les Animaux.

LES Animaux voulaient élire un Roi,
Et ne savaient qui mettre sur le Trône.

« Si l'on veut au plus digne adjuger la couronne ,
» Dit un vieux Ours , elle doit être à moi ,
» Et mon poil tout blanchi vous dit assez pourquoi ».

Il fut élu sur sa parole :

Mais on connut bientôt que sire l'Ours
Eut mieux fait de finir tranquillement ses jours ,
Que de jouer ce difficile rôle.

Dans l'Empire tout alla mal ,
Et sa bêtise égala sa faiblesse.

L'Ours n'est pas le seul animal
Qui sur ses ans mesure sa sagesse.



F A B L E X X I I.

La Souris Philosophe.

A force de ronger les écrits des Savans ,
Une Souris instruite jusqu'aux dents ,
Philosophait un jour : « Que la mère nature ,
» Disait-elle , a sur nous répandu de bienfaits !
» Plus que toute autre créature ,
» De ses doux soins nous sommes les objets.
» A la moitié de nous elle a donné des aîles ,
» Afin que si les Chats , nos mortels ennemis ,
» Nous anéantissaient sous leurs griffes cruelles ,
» Dans l'air encor il restât des Souris ».
Elle ignorait , hélas ! qu'elle était bonne !
Que dans les airs il est aussi des chats.
Ainsi la vanité raisonne ,
Quand le savoir ne la modère pas.



F A B L E X X I I I .

La Statue.

ON exposait au bout d'un peristyle ,
Une statue un jour d'un ensemble si beau ,
Qu'elle eut fait honneur au ciseau
Du Phidias le plus habile.
Contours bien arrondis , taille , graces , attraits ,
Elle avait tout ; l'envieuse critique
Au regard sec , à la figure étique ,
Pâlit long-tems sur chacun de ses traits.
De la perfection ils étaient le modèle ,
Et l'on était au désespoir ,
De ne trouver rien à blâmer en elle ;
Quand tout-à-coup un petit brin de noir
Fut apperçu ; « - Messieurs ! venez donc voir ;
« Cette Statue à vos regards si belle . . .
» - Eh bien ! voyez , quel défaut ! - Oui vraiment !
» Et nous avions à coup sûr la berlüe » .

Plus sa beauté décelait le talent,
 Plus on la déchire , on la hûe.
 Le bruit par-tout s'en répand aussi-tôt.
 Quelqu'un veut crier à l'outrage ;
 On le traite de Visigot ,
 Et tout s'empresse à proscrire l'ouvrage ;
 Cette Statue est vous , fages Héros !
 Parmi les qualités à qui tout rend hommage ,
 Toujours l'envie a trouvé des défauts.
 Hé quoi ! n'eut-on pas l'injustice
 De blâmer Scipion (*) , ce mortel sans pareil ,
 Ne pouvant lui trouver de vice ,
 De trop de goût pour le sommeil ?

(*) Montagne , dit qu'on l'accusait d'être trop dormeur.



F A B L E X X I V.

Le Lion & l'Eléphant.

U N jour le Roi des animaux ,
Et Seigneur l'Eléphant se tinrent des propos.
Personnages pareils , comme l'on imagine ,
N'en viennent jamais là pour rester en repos ;
L'honneur chez eux trop fortement domine.
Il fallut donc vuidier la querelle en champ-clos ;
Mais pour y mettre plus de pompe ,
Le jour fut assigné ; Monseigneur l'Eléphant
Devait se servir de sa trompe ,
Et Sire le Lion de la griffe & la dent ;
Pour de tels champions que faut-il davantage ?
On eut soin d'avertir les Preux du voisinage
De se trouver sans faute au lieu fixé.
C'était dans le milieu d'un vaste pâturage ,
Que le champ-clos avait été tracé.
Au jour dit nos Héros , la contenance fière ,

Tels que deux Paladins , marchent vers la carrière ;
 Déjà chacun était placé ,
 Et l'on n'attendait plus pour ouvrir la barrière ,
 Que le signal des Juges du combat ;
 Quand on vit tout-à-coup , au bord de la prairie ,
 Une Grenouille avec un rat ,
 Qui combattant avec furie ,
 Et d'un courage égal tous les deux animés ,
 De jongs pointus comme d'un fer armés ,
 Cherchaient à s'arracher la vie.
 Tous les regards sur eux se tournent à l'instant.
 « Hé quoi ? dit alors l'Eléphant ,
 » Aurions-nous bien le front de nous livrer bataille
 » Après que semblable canaille
 » Sous nos yeux ose en faire autant ?
 » Nous qu'en ce moment-ci tout l'univers contemple ,
 » Sommes-nous faits , Seigneur , pour suivre un tel
 » exemple ?
 » Seigneur , j'en suis confus , répondit le Lion ,
 » En approuvant un avis aussi sage :
 » Non , non , ne suivons point un aveugle courage ,
 » Et donnons à la terre une belle leçon

» De Modération ».

Cela dit , nos Héros aussi-tôt s'embrasèrent ;
Chacun les admira ; là-dessus Monsieur l'Ours ,
En impromptu fit un très-beau discours ,
Où toutefois on prétend qu'ils bâillèrent :
Et ce discours fini , nos gens se retirèrent ,
En jurant de s'aimer toujours.



F A B L E X X V.

La Brebis & le Buisson.

UNE jeune Brebis dans un épais Buisson,
Contre un Loup dévorant vint chercher un asyle :
Cet abri la sauva de la dent du glouton ;
 Mais , hélas ! l'épine incivile ,
 Fit maint accroc à sa toison.
 La pauvrete n'osa se plaindre ;
 Que dis-je , elle en bénit les Dieux ,
 Tant le service était grand à ses yeux.
Que peut-on regretter quand on a tout à craindre ?
 O vous , chez qui l'innocence aux abois
 Va réclamer l'assistance des loix !
 Est-ce vous que j'ai voulu peindre ?
Et seriez-vous ce Buisson quelquefois ?



F A B L E X X V I.

Le Renard & le Masque.

CERTAIN Renard, grand diseur de bons mots,
Le même qu'un jour la Fontaine,
Sur certain buste de Héros,
Fit raisonner comme un vrai Diogène ;
Le même jour fit la rencontre aussi
D'un Masque de l'antique scène.
« Oh ! oh ! dit-il , que vois-je encor ici ?
» Une tête ? à qui ferait-elle ?
» Reprit-il d'un ton goguenard :
» Bouche ouverte , & point de cervelle ;
» C'est à coup sûr celle d'un babillard ».



F A B L E X X V I I.

Le Serpent d'eau & les Grenouilles.

LAS des clameurs de la gent aquatique ,
Le bon Jupin , au lieu d'un soliveau ,
Monarque doux & pacifique ,
Lui fit enfin présent d'un Roi nouveau.
Qu'était ce Prince ! un affreux Serpent d'eau ,
Qui les suivant au fond de leur demeure ,
En gobait cinquante par heure.

« Si tu veux être notre Roi »,

Lui dirent à la fin les Grenouilles , « pourquoi
» Nous dévorer ? est-ce pour nous détruire ,
» Que par le Ciel tu nous fus accordé ?
» C'est mon métier , dit le terrible Sire ;
» Pourquoi m'avez-vous demandé !
» Te demander ? moi , se prit à lui dire ,

» Une qu'il dévorait des yeux ;
» Fis-je jamais cette sottise étrange ?
» Ah ! ah ! dit le Serpent , tant mieux ;
» C'est pour cela qu'il faut que je te mange ».



F A B L E X X V I I I .

L'Ane & le Singe.

UN Singe commensal d'un Virgile moderne ,
Lassé de vivre au gré d'autrui ,
Et de n'être ici bas qu'un sujet subalterne ,
Voulut dans l'art des vers s'illustrer comme lui.
Hélas ! une fois en sa vie
Qui n'a pas eu cette manie ?
Que d'hommes en ce point sont Singes aujourd'hui !
De Pinde , d'Apollon , de Muses , d'Hypocrène ,
Fagotin , la cervelle pleine ,
Du logis un beau jour s'esquive en tapinois ;
Et s'en va par monts & par plaine
Cherchant ces lieux célèbrés tant de fois ,
Où le bel Apollon tient sa Cour souveraine ,
Et dicte ses suprêmes loix.
« La gloire est une belle chose !
» Mais n'en a pas qui veut , se disait Fagotin
» Tout

- » Tout en faisant son chemin ,
» Heureux ceux envers qui Jupiter en dispose !
» Mais , morbleu ! j'en aurai ma dose ,
» Si je mets mon projet à fin.
» Entre Homère & Pindare on peut marquer ma place.
» Je veux qu'un jour dans l'univers ,
» Quoique l'envie & dise & fasse ,
» Il ne soit bruit que de mes vers ».
Tout en parlant le voyageur arrive
Au pied d'un mont , dont le rocher
Était baigné par une eau fugitive ,
Qui défendait d'en approcher.
« Bon , m'y voilà , dit-il , à l'ardeur qui m'entraîne ;
» Je sens que je vais être au comble de mes vœux ,
» Voilà le mont Parnasse , & voici l'Hipocrène.
» Voilà plus bas ce temple merveilleux ,
» Digne séjour des Filles de mémoire.
» Pégase est tout auprès , autant que je puis croire ;
» Il est là tel qu'on le peint en tous lieux.
» Tâchons d'appivoiser cet animal fougueux ,
» Montons-le , & volons à la gloire ».
C'est fort bien dit ; mais fire Fagotin

Se trompait lourdement à ce que dit l'histoire.

Ce temple n'était qu'un moulin

Affis au bas d'une colline,

Et ce Pégase un vieux rouffin

Qui broutait des chardons, attendant la farine

Qu'il voiturait au village voisin.

Mais cependant en proie à son délire,

Le Singe grimpe l'Ane, & hardi cavalier

Pique des deux ; mais le pauvre courfier

Qui ne se ressent point de l'ardeur qui l'inspire

Au lieu de l'enlever vers le céleste Empire,

Bronche & le jette en un sale borbier.

L'Auteur qui me l'a dit, ajoute cete phrase :

„ Combien de gens , qui dans leur folle extase,

„ Et moi tout le premier,

„ Ont pris souvent un Ane pour Pégase !

„ Il est des fous en tout métier „.



F A B L E X X I X.

Hercule.

LORSQU'AYANT terminé ses travaux glorieux ,
Hercule fut admis dans le conseil des Dieux ,
Juno , de ses saluts eut le premier hommage.

« Quoi ? lui dirent surpris les divins assistans ,
» Vous faites tant d'honneur à celle dont la rage
» Sur vos jours sans pitié s'exerça si long-tems ?
» Hé pourquoi non ? dit-il , loin de m'être funeste ,
» Je lui dois les exploits qui m'ont déifié ».

Sa réponse charma toute la Cour céleste :

Juno sourit , & tout fut oublié.



F A B L E X X X.

Le Loup mourant.

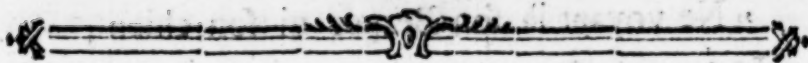
SUR son grabat, un Loup à l'agonie
De ses gestes divers examinait le fil ;
„ Je suis vraiment un pécheur , disait-il ,
„ Mais il en est , sans flatterie ,
„ D'autres plus grands encor ; si dans ma vie
„ J'ai fait du mal , j'ai fait aussi du bien.
„ Un jour , hélas ! je m'en souviens ,
„ Un Agneau , près du bois qui me servait d'asyle ,
„ Vint en bêlant se jeter sur mes pas ;
„ Je pouvais l'emporter , rien n'était plus facile ,
„ Hé bien ! je ne le touchai pas.
„ Une Brebis , le même jour , je pense ,
„ Me tint mille propos hardis ;
„ Un autre eut à ma place étranglé la Brebis ,
„ Et moi j'écoutai tout avec indifférence.
„ Pourtant , qu'avais-je à craindre ? rien ;

» Ne voyant là son Berger ni son chien ,
» Je pouvais sûrement exercer ma vengeance ».
Frère , dit un Renard , compagnon de son sort ,
Qui le disposait à la mort ,
« Je fus de tous ces faits le témoin oculaire ;
» Mais pourquoi t'en glorifier ?
» De ces deux animaux pouvais-tu te défaire ,
» Puisqu'un os (*) ce jour là te tenait au gosier » ?

Les Hommes n'en voudront rien croire ;
Mais qu'il en est qui sont Loups en ce point !
Ainsi la laide tire gloire ,
D'une vertu dont l'Amour ne veut point.

(*) Voyez. La Fontaine F**ab.** 9. Liv. 3.





ÉPILOGUE.

Il est tems de reprendre haleine,
Et ces jeux plus avant poussés
Pour le Lecteur & moi deviendraient une peine.
Vers le dégoût un long plaisir nous mene;
Car aux bouts d'une même chaîne,
Le Ciel les a tous deux placés.
Par des chemins de fleurs on a beau nous conduire :
Un Moraliste aimable & fin
Sait ménager celui qu'il veut instruire :
Comme le cœur , l'esprit se lasse enfin.
Il n'appartient qu'aux Dieux de toujours rire.
De ce droit même , on les dit fort jaloux ;
Car pour les Rois , n'en déplaîse à l'Empire ,
Ils sont par-là souvent moins Dieux que nous.





LIVRE SECOND.

FABLE PREMIERE.

Le Sage Courtisan.

A M. LE CHEVALIER DE CRUSSOL,
CAPITAINE DES GARDES-DU-CORPS DE
MONSEIGNEUR COMTE D'ARTOIS.

MA Muse ici doit vous rendre un hommage,
Et vous offrir un grain de cet encens,
Que ne refuse point le sage,
Lorsqu'on le donne avec bon sens,
Et que l'on craint d'en profaner l'usage.
Généreux Chevalier, je fais trop qu'avec vous

La vérité doit parler son langage ,
 Et vous flatter , c'est vous mettre en courroux :
 Des gens vainement nous répètent ,
 Qu'on ne saurait manquer à louer largement .
 C'est un avis que vos pareils rejettent
 Si l'on n'en use sobrement .
 Ce que je vais vous dire est un trait mémorable ,
 D'un Sage qui vécut au milieu d'une Cour ,
 Et dont le cœur , chose incroyable !
 Ne fut point altéré par l'air de ce séjour .
 Le monde fournit peu de semblables exemples .
 Si ce phénix renaissait quelque jour ,
 On devrait lui bâtir des Temples .
 Mais qu'ai-je dit ? & pourquoi m'étonner ?
 J'en connais un qu'ici chacun révere
 Mais encor une fois , je crains de vous déplaire ,
 Et je le laisse à deviner .



Dans Ispahan , jadis vivait un Homme ,
 Qui joignait aux vertus un si rare savoir ,
 Que des deux bouts du monde on venait pour le voir .
 Rouchan-Zamir ; c'est ainsi qu'on le nomme .

Pouffé par un desir ou saint , ou curieux ,
De visiter aussi ce favori des Cieux

Un Dervis Turc , quitta son hermitage ,
Et se mit en chemin pour se porter aux lieux ,
Où demeurerait ce fameux personnage.

Quoique pénible & long , il le fit de son mieux.

Arrivé , le Dervis aussi-tôt de se rendre

Chez Zamir ; on lui dit que s'il voulait attendre ,
De la Cour , dans une heure il serait de retour.

« Dieux ! s'écria le Turc , quoi , Zamir à la Cour ?

» Lui dont la sagesse profonde

» A fait jusques ici tant de bruit dans le monde ;

» Zamir fréquente aussi ce perfide séjour ?

» Hélas ! peut-on appeller sage

» Celui que son attrait engage ,

» Et sur des bruits si mal fondés ,

» Devais-je entreprendre un voyage ,

» Où mes jours tant de fois ont été hasardés ?

» Ne plaise à Mahomet , que jamais je consulte

» Un Homme à qui la Cour peut offrir des appas.

» Le mensonge est , hélas ! tout ce qui en résulte ».

Il dit , & s'en retourne aussi-tôt sur ses pas.

Mais des murs d'Ispahan il s'éloignait à peine ,
 Que reconnu pour Turc , & pris par des Soldats ,
 Chargé de fers on le ramène ,
 Pour lui faire subir un injuste trépas.
 La Turquie & la Perse étaient alors en guerre ,
 Et contre tous les Turcs se Sophi déchaîné ,
 Avait fait publier un Edit sanguinaire ,
 Par lequel à la mort il était condamné.
 Quand Zamir , dont le Roi consultait la prudence ,
 Fit soudain revokez cette barbare loi ,
 Et délivra tous ceux dont l'innocence
 Était sacrifiée à la haine du Roi.

Sauvé par un coup si propice ,
 Que le Dervis alors jugea bien autrement
 De celui qu'il blâmait avec tant d'injustice !

Il se rendit chez lui dans le moment.

« Digne Zamir , pardonne à mon aveuglement ,

» Dit-il , je ne pouvais penser que la sagesse

» Pût vivre au milieu des Palais ,

» Au mépris du poison qu'on y pétrit sans cesse ;

» Mais tu m'as fait sortir de l'erreur où j'étais ,

» Et le jour qui me luit est un de tes bienfaits.

» Que mon respect désormais soit le gage

» Des sentimens que je te dois :

» Tu viens de me montrer qu'on est doublement sage

» Lorsqu'on peut mériter ce titre auprès des Rois.

» Et vous , faibles mortels que l'erreur environne ,

» Par mon expérience , apprenez en ce jour ,

» Que lorsqu'on voit un Sage habiter une Cour ,

» C'est pour le bien du monde & la gloire du trône».



F A B L E I I.

Les Furies.

SEXE charmant, vous que firent les Dieux,
Pour nous semer des fleurs sur ce triste passage,
Vous qu'on adore en tous lieux, à tout âge,
Serai-je coupable à vos yeux,
Et prendrez-vous au sérieux
Un innocent badinage?

Non, je ne le crains point ; celles que parmi vous
Regarde le trait que je lance,
N'ont jamais mérité que votre cœur s'offense,
De ce qui cause leur courroux.

Serait-il des beautés qu'Amour jamais ne domte ?

Ah ! s'il en paraissait un jour,
Elles feraient, croyez-moi, votre honte.
Permettez donc que j'en venge l'Amour.

Les trois Sœurs, qui jadis tourmentèrent Oreste,
Et qu'au sein de la nuit enfanta l'Acheron,

Commençaient à s'user au gré du vieux Pluton.

Il dit donc au Courrier céleste :

„Mercure , en vérité je n'y saurais tenir.

„ Dans mes Etats règne une paix coupable.

„ Je bâille sur mon trône , & pour me divertir

„ Je n'entends pas crier un misérable ,

„ Graces au peu de soin qu'on met à me servir.

„ Vole donc sur la terre , & m'y cherche trois femmes

„ Propres à tourmenter les ames

„ De ceux qu'ici je destine à souffrir „.

Le Dieu part. A sa messagère ,

Junon dit à son tour : „ Vas me chercher , Iris ,

„ Trois filles dont le cœur insensible & sévère ,

„ Aux pièges de l'Amour n'ait jamais été pris.

„ Je veux faire honte à Cytère

„ Qui prétend avoir tout soumis „.

Vole ; Iris part ; dans quel coin de la terre

La bonne Iris ne courut-elle pas ?

Mais vainement , elle y perdit ses pas.

„ Quoi ? dit la sœur du Maître du tonnerre ,

„ Tu reviens seule ? ô divine vertu !

„ Dans quels déserts , hélas ! te caches-tu ?

» Déesse , dit Iris , j'aurais pu vous conduire
» Trois filles que l'Amour n'a jamais pu séduire ;
» Et contre qui ses traits lancés envain
» Se sont brisés comme sur de l'airain ;
» Mais votre volonté s'est trop tard annoncée ,
» Déjà l'on m'avait devancée.
» Comment ? lui répondit Junon ;
» - Mercure pour Pluton nous les avait ravies.
» - Des filles chastes pour Pluton !
» Hé que voulait-il donc en faire ? - des furies ».



F A B L E I I I.

Le Tourtereau & le Moineau.

SUR les branches d'un jeune tremble,

Le Tourtereau

Et le Moineau ,

Vers le soir d'un jour assez beau,

Se trouvèrent perchés ensemble.

L'Oiseau de Vénus gémissait,

Et se désespérait,

Se voyant éloigné de sa douce compagne.

« L'ingrate, disait-il , m'a sans doute oublié :

» Si tard qu'il est , être encore en campagne ?

» Fait-elle quelque cas de ma tendre amitié ?

» Mais pourquoi l'accuser, malheureux, ah ! que fais-je ?

» Tant de maux menacent nos jours ;

» La foudre des Humains , la griffe des Vautours ,

» N'avons-nous pas sans cesse à craindre quelque

» piège ?

» Rendez-lamoi, grands Dieux, ou que je meure aussi !

» A quoi bon se livrer à ce mortel ennui ,

„Et se faire du mal une triste habitude „?
Lui disait mons Pierrot , „ ah ! s'il en est ainsi ,
„ La vie est donc pour vous , l'ami ,
„ Une éternelle inquiétude ?
„ Voulez-vous me croire en ceci ?
„ Et vous vivrez heureux & sage ,
„ Fi de l'attachement qui donne du souci !
„ Pour moi , dans mon humeur volage ,
„ Je n'ai pour loi que mon desir ,
„ Et l'Amour jamais ne m'engage ,
„ Que pour le moment du plaisir.
„ Me voyez-vous aussi , je suis toujours le même ?
„ Ah ! répond l'autre , quand on aime ,
„ On jouit d'un bonheur si doux ,
„ Qu'un seul instant de ce bonheur suprême ,
„ Vaut mille ans de celui que l'on goûte avec vous.



F A B L E I V.

Le Taureau & le Chien.

L'ENFANCE est un limon qu'à son gré l'on pétrit ;
Que la figure qu'on lui donne
Soit mauvaise ou bonne ,
L'âge est un feu qui la durcit.

Un superbe Taureau dans un gras pâturage ,
Régnaît en paix , lorsqu'un Dogue insolent
Le voit de loin chemin faisant ;
Il s'approche , en ses yeux étincelle la rage ,
Et l'horrible soif du carnage
S'allume en son cœur palpitant.
Le Souverain de la prairie ,
Qui la foulait à pas majestueux ,
S'arrête aussi-tôt , & lui crie :
Crois-moi , ne trouble point mon repos en ces lieux :
Fuis un combat qui te ferait funeste :
Et dans ta peau , dors encor cette nuit....

Mais ne puis-je savoir au reste ;
 Quel sujet vers moi te conduit?...
 Quel sujet dit le Chien? c'est l'amour de la gloire.
 Je veux me faire un nom comme ces Conquérans,
 Dont les exploits sont tracés dans l'Histoire.
 Un Boucher aux combats forma mes jeunes ans ,
 Et je cherche aujourd'hui la mort ou la victoire.
 Chien maudit! lui reppart le Monarque enflammé,
 Puisque c'est un Boucher qui forma ton enfance,
 De carnage & de sang tu dois être affamé
 Remplis ton fort : à ces mots il s'avance ,
 Baïsse son front, & sans effort
 Du premier coup dans les airs il le lance ,
 Le Mâtin déchiré, hurle & retombe mort.



F A B L E V.

La Fête & le Lendemain.

QUE Plutarque est un riche Ecrivain !
Que de trésors son livre nous étale !
Il est , nous dit Montagne , universel & plein.
Par-tout d'une main libérale ,
En s'adaptant à tout sujet nouveau ,
Il sème des traits de morale ,
Qui du Lecteur vont meublant le cerveau.
Que de gens ont puisé dans sa source féconde !
S'il venait réclamer son bien ,
O que d'écrits célèbres dans le monde
Seraient presque réduits à rien !
Je suis loin cependant d'y trouver à redire ;
Phébus permet le vol dans son empire ,
Quand on y joint l'art de le rendre sien.
Pour moi qui fais quelque fois mon Bréviaire
Des Ouvrages de ce Savant ,
Je lui dois à mon tour l'apologue suivant
Que je vais rendre à ma manière.

Le sot Monsieur du Lendemain
A la Fête sa sœur un jour chercha querelle,
En lui disant ; « chez vous , la belle ,
» On chante on boit , on rit , & l'on fait tant qu'enfia
» Il reste pour moi peu de chose ;
» Vous renvoyez toujours votre monde aux abois ,
» Et j'ai la honte quelquefois
» De lui voir refuser le peu que je propose.
» Vous avez bien sujet de vous mettre en courroux ,
» Lui dit-elle ; vraiment, répondez-moi, mon frère ?
» Si l'on n'avait chez moi dansé , fait bonne chère ,
» Je ne ferais plus Fête , alors que seriez-vous » ?

C'était raisonner à merveilles.
Je le répète à maints Auteurs
Que j'ai vu jaloux des honneurs
Des Descartes & des Corneilles.
Sans eux , sans leurs savantes veilles ,
Qu'auraient été leurs successeurs ?



F A B L E V I.

Esope & le Courtisan.

LORSQU' AUTREFOIS l'Esclave de Phrygie,
Par son esprit étonnait l'univers,
Et qu'il étoit l'Oracle de l'Asie,
L'interrogeant sur mille objets divers,
Un Courtisan lui dit un jour : « Esope ,
» Des bords du Gange aux bornes de l'Europe ,
» Nul pour l'esprit n'a de vous approché ;
» Des plus grands Rois vous êtes recherché.
» Je suis surpris que loin de faire usage
» De leur faveur , pour vous faire un destin
» Plus doux , plus grand , digne de vous enfin ,
» Vous languissiez dans un triste esclavage ».
- Votre discours m'étonne davantage ,
Lui répondit le subtil personnage ;
» Tous ces honneurs qu'on a beau me vanter ,
» Sont-ils , hélas ! un état moins servile ;
» L'Esclave n'a qu'un maître à contenter ,]
» L'ambitieux au contraire en a mille ».

F A B L E V I I.

Le Jet d'eau & le Ruisseau.

V ERS la nue avec force un jet d'eau s'élançait,
D'où retombant ensuite ; une partie
Jouet des vents en poudre convertie,
Dans les espaces se perdait ,
Et par un beau bassin l'autre était accueillie.
Pour l'admirer maint passant s'arrêtait ,
Tandis qu'on regardait à peine
Un Ruisseau , dont le cours serpentant dans la plaine ,
Fertilisait tout sur ses pas :
Il fournissait aux amans de l'ombrage ,
Aux bergères des fleurs , aux troupeaux de l'herbage.
Ses bienfaits ne tarissaient pas ;
D'où venait donc la préférence ?
Le voici. Les Humains se ressentent toujours
Des faiblesses de leur enfance ,
Et le brillant chez-eux , plus que l'utile a cours.

N'importe tout ce qu'on peut être ,
Si l'on n'éblouit , on n'est rien.
Le Jet d'eau c'est le petit-maître ,
Et le Ruisseau l'homme de bien.



F A B L E V I I I .

Le Loup & le Chevreau.

J'AI lu dans Avien , qu'un Chevreau fort agile
Fuyait devant un Loup que dévorait la faim.
Il allait être pris lorsqu'un temple voisin ,
Par bonheur lui donne l'asyle.
Des dents du Loup le voilà délivré ;
Mais hélas ! les destins contraires
L'on conduit dans un temple à Bacchus consacré.
Il se trouve au milieu d'un troupeau de ses frères ,
Qu'au Dieu de la vendange on alloit immoler :
Déjà le sang commençait à couler.
Que faire ? volontiers il eût gagné la plaine ;
Mais d'une autre part il voyait
Son ennemi qui l'attendait.
« Fuis, malheureux, fuis-donc, ou ta mort est certaine ;
Lui criait Sire Loup d'un air plein d'amitié ,
» Et connais le danger où la crainte t'amène.
» Je vois quel est le but de ta fausse pitié ,

Répondit le Chevreau, » grand merci de ton zèle ,

» S'il faut périr , j'aime bien mieux

» Voir mon sang versé pour les Dieux ,

» Que s'il assouvissait ta rage criminelle ».

Lorsqu'une double mort vient s'offrir à nos yeux ,

Forcés de la subir , choisissons la plus belle.



F A B L E I X.

Le Rossignol , le Coucou & l'Ane.

J'AIME assez les écarts d'un aimable génie ;
L'autre dit : vive la raison !
Ce problème autrefois divisa l'Italie ;
Et quelqu'un proposa cette Fable , dit-on.

Un jour la douce Philomèle ,
Et sa grandeur , Monseigneur du Coucou ,
S'étant trouvés , je ne fais où ,
Eurent ensemble une querelle.
Ma foi , je donnerais en cent
A deviner la cause de la rixe ;
Mais , vite au fait , & ne soyons prolix ;
C'était par rapport à leur chant.
Le nouveau Marfyas (*), disait qu'à plus d'un titre ,
Il devait l'emporter sur la muse des bois.

(*) Marfyas, fut écorché vif par Apollon , pour avoir voulu lui disputer le prix du chant.

Près d'eux paissait un Ane ; on le prend pour arbitre ;

Mais le Baudet en son patois

Secouant ses longues oreilles ,

Leur dit qu'à matières pareilles

Il n'entendait non plus qu'à faire des sermons ,

Qu'il était Ane outre mesure ,

Et qu'il préférerait ses chardons

A tous les vains honneurs de la Magistrature ;

Mais il s'excuse vainement ;

On le harcèle tant , qu'il cède à leur instance ;

« Puisqu'il le faut , dit-il , absolument ,

» Allons vite , que l'on commence ».

Sire Bec-jaune alors vous allonge le cou ,

Et plusieurs fois d'un ton plein d'arrogance

Il répète coucou , coucou ;

A cette voix de sinistre présage ,

Tous les Oiseaux tremblent aux environs ,

Et la paix s'enfuit du ménage.

Cependant l'animal tout fier des nobles sons ,

Dont il croyait avoir charmé la plaine ;

D'un air insolent & brutal

Ose défier son rival ,
Comptant déjà sa victoire certaine.
Le Rossignol enfin chante à son tour :
Jamais des sons si doux ne se firent entendre.
Les échos des bois d'alentour
Mille fois dans les airs s'empreslent de les rendre.
Jupiter applaudit du milieu de sa Cour.
Mais le Grison , Juge équitable ,
Et que n'ébranla point le sentiment des Dieux ,
Dit ces mots d'un ton vénérable :
« Votre chant , Rossignol , est assez gracieux ;
» Mais déguiser ne fut jamais ma mode ,
» En dussai-je passer pour fou ,
» J'aime mieux le chant du Coucou ,
» Et vive lui pour la méthode » !



F A B L E X.

L'Amour & la Bergère.

PAR son Berger , nouvellement quittée ,
A l'enfant adoré sous le nom de l'Amour ,
La jeune & sensible Aristée
En ces mots se plaignait un jour :
« Cruel auteur des maux qu'on endure à mon âge ;
» De ta haine pour moi , quand finira le cours ?
» N'es-tu Dieu qu'à notre dommage ,
» Mets-tu ta gloire à nous tromper toujours ?..
Ici la plaintive Bergère ,
Commença la liste des maux
Qu'on reproche sans cesse à l'enfant de Cythère.
Craintes , ennuis , soupçons ennemis du repos ,
Pleurs , désespoir , enfin tout ce qu'en leurs cerveaux
Tous les amans se forgent d'ordinaire ,
Et finit par lui dire après mille propos :
« Si tous pensaient comme je pense ,
» Loin de te décerner des honneurs immortels ,

» Le monde entier maudirait ta puissance ,
» Et briserait tes indignes autels.
» Ne crois point, dit l'Amour, que ta fureur m'offense;
» Un Dieu se rit des efforts des mortels.
» Si cependant je voulais te répondre ,
» Qu'il me serait aisé de te confondre ?
» Tu t'étends fort au long sur les maux que je fais ,
» Mais ton ingratitude extrême
» Ne daigne pas compter un seul de mes bienfaits.
» Pourtant combien de fois t'en comblai-je toi-même ?
» Que ton cœur un moment se les rappelle au moins.
» Combien de fois dans le sein de l'ivresse
» M'as-tu rendu grâces des soins
» Que je te prodiguais sans cesse ?
» Ces campagnes, ces bois en font tous les témoins ».
Au souvenir de tant de charmes
La Bergère se tût , puis elle soupira ;
Puis elle versa quelques larmes :
Autre plaisir qu'amour lui procura ,
Et puis tous les jours on le gronde.
Pour les mortels, dit-on , c'est un poison fatal.
Ah ! l'on ne parle que du mal ,

Jamais du bien qu'il fait au monde ;
Mais quoi ? Tel est le cœur humain.
Les bienfaits se tracent sur l'onde ,
Et les affronts se gravent sur l'airain.



F A B L E X I.

Le Lion.

UN Lion jeune encor , venait de succéder
Au plus sage des Rois , à qui la gent Lionne ,
Chez elle eut vu porter couronne ;
Mais le nouveau Monarque , au lieu de l'imiter ,
Voulut qu'à l'avenir autour de sa personne ,
Un cortège nombreux parut avec splendeur ;
Et que l'éclat dont brillerait son trône ,
Annonçât en tous lieux sa gloire & sa grandeur.
Mais , que résulta-t-il de ce faste inutile ?
En créant des emplois nouveaux ,
Il fallut doubler les impôts :
Au lieu de vingt moutons il en exigea mille ,
Et lorsqu'en son cerveau ce Monarque imbécille
Se rendait redoutable aux yeux de l'univers ,
Ses Etats se changeaient en de vastes déserts.
Sa Majesté se vit réduite
A faire ses repas enfin ,
Des animaux qu'elle avait à sa suite ;
Puis un beau jour elle mourut de faim.

FABLE

F A B L E X I I.

Les Animaux & la Chauve-Souris.

LES Citoyens de l'air étaient jadis en guerre
Avec les Animaux habitans de la terre,
Et se jouant des deux partis,
Dame Victoire à son usage,
Tantôt étoit propice à la céleste plage,
Et tantôt à ses ennemis,
Car la Victoire est femme, & son sexe est volage.
Une Chauve-Souris qui craignait les malheurs
Où la défaite
Toujours jette,
Se rangeait tour-à-tour du côté des Vainqueurs.
Sa double qualité d'Animal quadrupède,
Et de Citoyenne des Cieux,
Venait à propos à son aide,
Et secondait toujours son manège odieux.
La paix se fit, & sur sa perfidie
L'un & l'autre Parti bientôt ouvrit les yeux :

La belle méprisée, en horreur à tous deux ;
 Alla bien loin cacher son infamie ;
 Depuis réduite au désespoir ,
 Ne fréquentant que les lieux les plus sombres ;
 Elle ne sort que quand les ombres
 Chassent le jour qu'elle n'ose plus voir.
 A pareil fort vous devez vous attendre ,
 O vous ! qui tour à tour passant du blanc au noir ;
 Toujours au plus heureux avez soin de vous vendre.



F A B L E X I I I .

Les Fourmis & les deux Cigales.

DES Fourmis la plus ménagère ,
En gésine venait de finir son destin ,
Tant coûte quelquefois le plaisir d'être mère.
Elle laissait beaucoup de grain ,
Beaucoup d'enfans aussi. De ce peuple orphelin
Qui prendra soin ? que vont-ils faire ?
De leur coque la veille ils venaient de sortir ;
Si quelqu'un n'a le soin de choyer leur enfance ,
Au sein même de l'abondance
Les pauvres malheureux sont tout près de périr.
Une Cigale leur voisine ,
La même qui chez eux en l'arrière saison ,
Était venu crier famine ;
De cette famille orpheline ,
Feignit d'avoir compassion.
« Hé bien , mes enfans , leur dit-elle ,

» Vous pleurez ! ah ! vous avez bien raison.
» Je pleure aussi , moi , qui connaissais celle
» Que vous avez perdue ; hélas ! comm' à vous tous
» La pauvre morte m'était chère ;
» Mais cependant consolez-vous ,
» Vous trouverez une seconde mère ,
» Je la ferai ». Ces beaux discours finis ,
Notre commère la Cigale
Vifite le grenier , s'installe
Dans le logis.

Mais au lieu de tenir ce qu'elle avait promis ,
Une nuit que Morphée , à la main libérale ,
Répandait en tous lieux ses pavots bienfaifans ,
Que tout dormait sur la terre , & dans l'onde ,
La perfide prit bien son tems ,
Et les envoya tous dormir en l'autre monde.
La voilà donc , par ce coup inhumain ,
La maîtresse , & feule héritière
Du logis & du magasin.

Au bout de quelque tems , une fienne Commère
Passa par-là : - « Bon jour , - Et bon jour donc » ,
« - Ma Commère je vous salue ,

» Voici bientôt deux mois que l'on ne vous a vue ,

» Ah ! le tems m'a paru bien long.

» Entrez chez nous. - Bon Dieu ! quelle richesse

» immense !

» Hé depuis quand , s'il vous plaît , tout ceci ;

» Que voulez-vous ? la providence

» Bénit mes travaux , Dieu merci ,

» Je lui dois tous ces biens. La providence est bonne ;

» Mais cela cependant me paraît un peu fort :

» Vous étiez fans pain cette automne ,

» Et si riche aujourd'hui. . . - Grace à mes soins. . .

» - D'accord ;

» Mais ne croyez jamais que je vous porte envie ;

» Commère , adieu. Puisqu'il faut dire tout ,

» Le Sage veut qu'on se méfie ,

» De qui s'enrichit tout d'un coup ».



F A B L E X I V.

Les deux Singes.

LORSQUE les Animaux parlaient ,
Et qu'en société comme nous ils vivaient ,
S'il faut s'en fier à l'Histoire ,
A son emploi chacun était commis :
Les Singes de leur Code expliquaient le grimoire ,
Et couverts d'une robe noire ,
Prononçaient gravement les Arrêts de Thémis.
De Thémis ? doucement : quelquefois la chicane
Les dictait en son nom de sa bouche profane.
Un d'entr'eux , qui chez nous en avait fait un cours ,
Achalandait son audience ,
En pratiquant ses plus secrets détours ,
Et nouveau Dandin , sa science
Plus qu'à dix Avocats lui rendait tous les jours ;
Tandis qu'un sien Confrère , appelé Maître Gille ,
Intègre Magistrat , mais juge mal habile ,
Au rebours de l'autre Animal ,

Rendoit courts les Procès , & sa Charge stérile
Le menait droit à l'Hôpital.

Un beau matin qu'une certaine affaire
Les réunit : Gille dit à Dandin ,
« Comment diable se peut-il faire
» Que tu sois coufu d'or , quand je pérís de faim ?
» En vérité je m'y perds quand j'y songe...
» Rien de si clair pourtant , lui dit le vieux routier ,
» Tu juges les Procès , & moi , je les prolonge :
» Toi , tu fais ton devoir ; moi je fais mon métier ».



F A B L E X V.

Le Serin & la Grenouille.

LE printems venait de renaître,
Assis sous un ormeau vers le soir d'un beau jour,
Tircis sur sa flûte champêtre,
Par des sons ravissans célébraït son retour.
Les vents & les oiseaux se taisaient pour l'entendre :
Les moutons répandus dans les prés d'alentour,
Ne songeaient plus à l'herbe tendre ;
Tant les sons de Tircis avoient sçu les toucher.
Du fond de son antre aquatique ,
Une Grenouille ouït cette musique ,
Et de la rive aussi-tôt d'approcher ,
Bientôt avec un air capable ,
Par un affreux croassement ,
Elle voulut à ce Chantre agréable ,
Témoigner son contentement.
« Tais-toi, lui dit un Serin en colère
Qu'elle eut interrompu des accords si parfaits ,

» Retourne au fond de ton marais ;
» Tu fais la connaisseuse , & la sotte manière
» Dont tu t'y prends pour applaudir ,
» Loin de m'en imposer , me fait voir au contraire
» Que tu n'est pas digne de les ouir ».

Ce compliment ne flatta point la belle ;
Mais qu'il est parmi nous de gens aussi fots qu'elle ,
Auxquels il pourrait convenir !



F A B L E X V I.

La Force de l'Exemple.

UN Lion souverain d'une forêt immense,
Avait un jeune fils son unique espérance ;
Il voulut lui donner une éducation
Digne de sa haute naissance.
Un Eléphant s'offrit ; sa réputation
A la Cour l'avait fait connaître :
Il joignait au savoir un cœur sensible & pur ;
Et son Eleve à coup sûr
Aurait fait un grand Roi , s'il avait cru son maître.
« Tenez , lui dit le père , ayez soin de mon fils ,
» Inspirez lui l'horreur du vice ,
» Et l'amour des vertus , sur-tout de la justice ;
» Je vous devrai tout à ce prix ».
Mais , ô discours vains & frivoles !
Il fallait de l'exemple appuyer ces paroles ;
Il prêchait des vertus qu'il ne connaissait pas.
En ce moment sa crinière sanglante ,

Du sang de ses sujets était encore fumante.

On ne comptait ses jours que par des attentats.

Le nouveau Burrhus (*) eut beau faire ,
Son élève suivit les traces de son père :

Un jour même dans sa fureur
Il fit mourir son sage gouverneur.

Je parle à vous , Grands de la Terre !
D'Agripine (**) naquit un monstre sans vertus ;
Mais c'est Vespasien (***) qui nous donna Titus.

(*) Burrhus était Gouverneur de Néron.

(**) Agripine , femme de l'Empereur Claude , & mère de Néron , Tacite dit qu'elle fit mourir par le poison son époux , & qu'elle voulut exciter son fils à l'inceste. Néron la fit assassiner.

(***) Vespasien , fut le meilleur Empereur de Rome depuis Auguste ; il fut le père de Titus , qu'on appella le^s délices du genre humain.



F A B L E X V I I.

L'Ane parvenu.

RAILLE qui voudra les Baudets ;
Je suis loin d'approuver cette injustice extrême ,
Et si par fois je m'avifai moi-même
De lancer sur eux quelques traits ,
Je veux publiquement expier mon offense ,
Et par celui que vont chanter mes vers ,
Je vais montrer à l'univers
Que les Anes souvent le sont moins qu'on ne pense.

L'un d'eux était savant & modeste de plus.
Rarement ces deux points se trouvent dans un Ane ,
Me dira-t-on , aussi l'ignorance profane
En appelait comme d'abus.
Les Mulets, les Chevaux, gent moqueuse & superbe ,
L'accablaient de maints quolibets ;
C'était , à les ouïr , le plus sot des Baudets.
Devait-il comm'eux brouter l'herbe ?

Des chardons tout au plus. L'Ane ne disait mot ,
En sage qu'il était , se contentait d'en rire.
Le Grand Visir mourut; le Sultan aussi-tôt,
 (C'est le Lion que je veux dire) ,
Qui connaissait les grands talens du Sire ,
 Près de son trône l'appella
Pour lui donner à régir son Empire.
 Qu'arriva-t-il de tout cela ?
 Ceux qui le méprisaient n'aguère
Autour de lui vinrent ramper soudain ;
Monseigneur le Mulet voulut être son frère :
 Dom Courfier , son cousin germain.
Ceci n'est point un conte , & la chose se passe
Souvent dans un pays qu'on appelle la Cour.
 A l'Homme nouveau mis en place ,
Que d'illustres parens vont éclore en un jour !



F A B L E X V I I I .

La Vigne & l'Orme.

A U pied d'un Orme sauvage,
Une Vigné croissait à l'abri de l'orage ;
De ses bras tortueux elle s'entrelaçait
Aux branches de l'Ormeau , qui déjà commençait
A s'ennuyer d'un pareil mariage ;
Mais elle allait toujours son train ,
Et toujours s'étendait , s'enlaçait davantage ;
Tant que l'Arbre en ces mots s'en plaignit à Jupin :
 « O puissant Maître du Tonnerre !
 » Délivre-moi de ce serpent
 » Qu'autour de moi tu vois rampant ,
 » Et qui de mille nœuds me presse & me resserre.
 » Ne m'auras-tu donné la liberté
 » Que pour que cette Vigne , hélas ! me la ravisse ?
 » De grâce finis un supplice ,
 » Que jamais je n'ai mérité » .
Jupiter l'entendit , & l'exauça bien vite.

Pour punir ses vœux imprudens ;
La Vigne alla ramper sur les bords du Cocyte :
Mais au bout de quelque tems
Lucas vint faire une visite
A sa Treille, l'objet de ses soins assidus ;
Mais, las ! sa Vigne n'était plus.
Le pauvre en voyant sa treille ,
Pense souvent à sa bouteille ;
Mais ses regrets sont superflus.
« Que fait là cet arbre stérile ?
» À quoi peut-il servir, qu'à nous donner du bois ?
» De ma Vigne il était le soutien autrefois ,
» A présent il est inutile ».
Lucas prend sa hache aussi-tôt ,
Abbat l'Arbre , l'ébranche , en forme maint fagot ,
Qu'il charge sur son Ane , & va vendre à la ville.
L'Ormeau vit , mais trop tard, qu'il n'était rien qu'un
fot.
Sur sa folle raison , l'Homme toujours se fonde ;
Il fatigue le Ciel par des vœux insensés :
Que deviendrait hélas ! le pauvre monde ?
S'ils étaient souvent exaucés.

F A B L E X I X.

La Belle & les Guêpes.

A U premier fat qui vous louera,
 Accordez-vous un regard , un sourire ?
 Jeunes beautés , son imprudent délire
 En tous lieux vous décéléra.
 Portez bientôt sur l'aîle du Zéphire ,
 Mille fats près de vous de tout côté viendront.
 A plaire à tous vous ne pourrez suffire.
 Que feront-ils ? ils vous déchireront.
 Ecoutez bien ce que je vais vous dire.

Affise devant son miroir ,
 Doris à ses appas donnait un nouveau lustre ,
 Et son cœur méditant une conquête illustre ,
 S'en allait tour-à-tour de la crainte à l'espoir.
 Quand tout-à-coup une Guêpe cruelle ,
 Par son affreux bourdonnement ,
 Vient lui causer une frayeur mortelle ,
 Et s'avancant , venant , & revenant ,

Menace

Menace en volant autour d'elle ;
Tantôt son col , tantôt sa gorge au teint de lys,
Un éventail protège envain Doris ,
L'Insecte toujours la harcèle ;
Toujours Doris craint l'insecte importun ;
Mais malgré ses rebuts , sur sa bouche de rose
L'Animal enfin se repose ,
Pour en respirer le parfum.
Dieu fait ! alors si dans sa crainte extrême
Doris poussa des cris ; sa suivante Lifon
Accourut promptement presque hors d'elle-même ,
Croyant au moins le feu dans la maison.
« Pourquoi me rebuter , & te mettre en allarmes !
Disait la Guêpe d'un air doux ,
» Si mon crime , Doris , mérite ton courroux ,
» Hélas ! ne t'en prends qu'à tes charmes.
» Ta bouche est une rose , & j'ai voulu pomper
Le suc divin qu'elle recèle :
» Ton teint m'offrait la pêche la plus belle ;
» Si j'ai fait une erreur , peut-on mieux se tromper ?
» Lifon , Lifon , dit Doris attendrie ,
» Garde-toi d'offenser cet Animal charmant ,

» En vérité son compliment

» Mérite bien qu'on lui laisse la vie ».

On lui prodigue alors mainte & mainte douceur,
Tant qu'enivré de son bonheur,
L'Infecte en tous lieux le publie.

Le peuple bourdonnant s'émeut à ces bruits-là,
Et Guêpes aussi-tôt de se mettre en campagne.

Elles viennent d'ici, de-là,
Prendre part aux plaisirs que goûte leur compagne.
Doris les voit près d'elle arriver par essaim;
L'une vient fredonnant se poser sur sa bouche,
L'autre badine sur son sein;

Sûres de leurs succès, rien ne les effarouche.
Tout va bien jusqu'ici; mais la belle, dit-on,
Ne pouvant à la fois apaiser leurs murmures,
Sentit un jour leur fatal aiguillon,
Et fut en un moment couverte de piqures.



F A B L E X X.

Les deux Sœurs.

UN Homme deux Filles avait ,
Dont la première une merveille était :
Jamais le Ciel aux yeux du monde ,
Ne montra rien de si parfait ;
Mais tous les cœurs , si la laideur plaisait ,
Auraient été pour la seconde.
Près d'elle une Guenuche aurait passé , je croi ,
Pour la Déesse de Cythère.
En la voyant on reculait d'effroi ;
Mais toutefois au bon-homme de Pere ,
Un tendre amour déguisait ses défauts ;
Il l'estimait aussi belle que l'autre.
Cette folie , Amans , est quelquefois la vôtre.
Combien un autre amour en a faits d'aussi fots !
Le Père voulut donc qu'une égale parure ,
De nos deux Sœurs composât les atours.

Mais quoi ? l'art qui dans l'une aidait à la nature ;
Dans l'autre de plus loin effrayait les amours ;
Et chacun concluait en somme ,
En faisant la comparaison :
Que les honneurs qui parent l'honnête-Homme ,
Ne font qu'avilir le Fripon.



F A B L E X X I.

L'Abeille & l'Homme.

L'ABEILLE un jour disait à l'Homme :
 Dans l'univers est-il pour vous
 Un Animal plus bienfaisant que nous ?
 Si tu m'en nommes un , je l'irai dire à Rome.
 Ça difons vrai ; toutes dès le matin ,
 Avant que l'aube soit éclosé ,
 Nous allons picoter la Lavande & le Thim ;
 Nous dépouillons & l'Œillet & la Rose
 De leur parfum le plus divin ;
 Et c'est pour vous , ingrats , qu'on en compose
 Un nectar si délicieux ,
 Qu'on le servirait même à la table des Dieux.
 Oui , tes faveurs sont utiles & bonnes ,
 Répondit l'Homme au Bestion ;
 Mais pourquoi , lorsque tu les donnes ,
 Faut-il , hélas ! craindre ton aiguillon ?



F A B L E X X I I.

Le Roi & le Pauvre Homme.

C'ÉTAIT dans la Perse un usage ,
Que quand le Roi visitait ses Etats ,
Chacun de ses Sujets accourant sur ses pas ,
Vint par quelque présent lui rendre son hommage.
Un Persan qui n'avait que la vertu pour bien ,
Lui présenta ses mains pleines d'une onde pure ;
« C'est peut-être te faire injure ,
» Dit-il ; mais à mon tour je te devais le mien.
» Que ta Majesté me pardonne :
» C'est l'image, Grand Roi, du cœur qui te le donne.
» Que peut offrir , qui ne possède rien ?
» Ton présent , dit le Roi , bien loin de me déplaire ,
» Est plus agréable à mes yeux ,
» Que tous ceux qu'un vain luxe ait jamais pu me faire.
» Et ton Maître te doit un retour précieux.
» Reçois mon amitié , qu'elle soit ton salaire ;
» Je ne saurais te payer mieux ».

Il eut raison, si les Rois sont des Dieux ;
Des dons de l'opulence aisément ils s'acquittent ;
Mais pour ceux-là , qu'importe la grandeur !
Elle est bien au-dessous du retour qu'ils méritent ;
Le cœur seul peut payer le cœur.



F A B L E X X I I I.

L'Eléphant & l'Ours.

DANS un Desert de l'Arabie ,
Voisin de ce Pays si fameux & si beau ,
Où tout bon Musulman une fois en sa vie ,
Va de son Saint Prophète adorer le tombeau ,
Régnaît un Eléphant Prince pieux & sage.
 Au trône depuis peu monté ,
Il voyait ses Sujets avec impunité
 Adorer le libertinage ,
 Et sa fille l'impiété.
 Loin d'user de sévérité ,
D'abord avec douceur il voulut les réduire ;
Mais leur cœur trop avant dans le crime arrêté ,
 Et chérissant trop son Empire ,
S'approchait lentement du chemin des vertus ,
Par où leur Roi désirait les conduire ,
Ses soins presque étaient superflus.

« Frappez, lui dit un Ours stupide personnage ,
Dervis de son métier, & soi-disant Docteur ,

Que depuis peu sa Majesté sauvage

Avait choisi pour Directeur ,

» Frappez, puisque votre clémence,

» S'efforce envain de les changer ;

» Et pour plutôt les corriger

» Que la rigueur arme votre puissance :

» Pour rendre un Peuple heureux , vive l'intolé-
» rence !

» Ah ! répond l'Eléphant, me préservent les Dieux

» De faire ce que vous me dites !

» De toute honte alors franchissant les limites ,

» Par de fausses vertus ils tromperaient mes yeux ;

» Et je ne règnerais que sur des hipocrites.



F A B L E X X I V .

Apollon & le Critique.

UN parut dans le monde un Ecrit merveilleux ,
Et l'envie aussi-tôt autour de lui croasse :

 L'un des Héros de cette Race ,
Que Zoile autrefois répandit en tous lieux ;
Un vil Critique enfin s'acharne sur l'Ouvrage.
Des fautes de l'Auteur qu'il suit de page en page ,
 Il fait un Livre à sa façon ,

Et va le présenter au Dieu de l'Hélicon.

 Le Dieu feignant d'agréer son hommage ,

 Dit au critique : « Tiens, voilà

 « Un muid de bled ; sans le secours du crible ,
» Tâche de le purger autant qu'il est possible ,
» De tout le mauvais grain que la Terre y mêla.
» Ton ouvrage fini , la récompense est prête ;
» Mais garde-toi sur-tout de te rompre la tête
» A deviner le but que je mets en cela.

„ Obéis „. A ces mots le critique docile ,
Sans pénétrer dans le secret des Dieux ,
Etend son bled , puis d'une main habile
Vous le prend grain à grain , & le nettoye au mieux.
Ne se donnant aucun relâche :
Notre Homme au bout de quelque tenis
Achève sa tâche ;
Puis il remplit deux sacs des deux grains différens ,
Et les présente au Dieu de l'Hypocrène.
„ Fort bien , dit Apollon , & lui faisant présent
„ Du mauvais sac : tiens , voilà pour ta peine ;
„ Vas le vendre au marché , quelque argent qu'il
„ t'en vienne ,
„ C'est le prix que j'assigne à ton rare talent.
„ - Le vendre , dit l'Auteur , vous vous moquez sans
„ doute ,
„ Quel argent voulez-vous retirer de ceci ?
„ Voudrait-on me payer la peine qu'il me coûte ?
„ - Hé bien ! donne-le donc pour t'en faire un ami ;
„ - On se rirait de moi. - Quoi ? téméraire ,
„ Au mépris du respect que tu devais aux Dieux ,

» Tu venais donc te moquer en ces lieux ?
» Lui répondit Phébus tout en colère ,
» Lorsqu'au lieu de m'offrir les vers les mieux frappés
» De cet écrit que tout le monde admire ,
» Tu n'avais ramassé dans ta fade Satyre ,
» Que les défauts à l'Auteur échappés.
» Pour te punir , demeure dans la fange ,
» Dont tu veux te tirer par d'envieux Ecrits ;
» Car c'est ainsi que je me venge
» Des Censeurs de mes Favoris ».



F A B L E X X V.

Le Loup & le Renard.

- „ C'ÉTAIT un Alexandre, un César que mon père,
„ Disait un jeune Loup, au Renard son compère.
„ Il fut de son vivant la terreur de ces bois.
„ Plus de mille ennemis plongés dans l'Onde noire ,
„ Firent ici redouter ses exploits.
„ Faut-il donc s'étonner que le Ciel une fois
„ Ait à ses nobles coups dérobé la victoire ?
„ Fort bien, dit le Renard, on ne saurait vraiment
„ Mieux se tirer d'un éloge funèbre ,
„ Et je suis fâché seulement ,
„ Que sur ce Héros si célèbre ,
„ L'histoire s'exprime autrement.
„ Tous ces mille ennemis , que successivement
„ Déconfit sa dent homicide ,
„ N'étaient que des Agneaux , troupe faible & timide
„ Qu'il n'eut pas honte d'attaquer ;
„ Et celui qui dompta son courage intrépide ,
„ Fut le premier Taureau qu'il osa provoquer „.

F A B L E X X V I.

L'Ane qui a perdu sa Queue.

U N Ane avait perdu..- « Quoi? - Sa Queue..-Eh
» comment » ?

Va me dire d'abord un Censeur intraitable.

« Doit-on si mal-adroitement

» Contredire le vraisemblable » ?

Tout doux , l'ami , point de courroux.

Si ceci vous paraît tant soit peu ridicule ,

J'ai le moyen de lever ce scrupule ;

Laissez le Conte , il n'est point fait pour vous.

Mais poursuivons : un Ane avait perdu sa queue ,

Et le Pauvret triste & chagrin

S'en allait la cherchant tout le long du chemin.

Il avait fait déjà plus d'une lieue ,

Lorsqu'il se trouve au milieu d'un jardin.

Le Maître qui crut que la Bête

Venait le ravager , contr'elle s'emporta ,

Et d'un grand coup déchargé sur sa tête
Les deux oreilles lui coupa.
L'Ane écourté donna sa queue aux Diables ;
Il souhaitait n'en avoir jamais eû.
Que de gens pour courir après un bien perdu,
En reviennent plus misérables !



F A B L E X X V I I.

Le Moineau.

AUX gages d'un Lion amateur de musique ,
Vivaient plusieurs Oiseaux, Serins, Chardonnerets,
Et Rossignols & Sanfonnets ,
Qui charmaient par leur voix l'Empereur des Forêts.
De générosité toujours un Roi se pique ;
Partant , Dieu fait si les faveurs
Allaient pleuvant sur nos heureux Chanteurs ;
Il les traitait en Prince magnifique ,
Et les comblait de profit & d'honneurs.
Séduit par de telles manières ,
Un Passereau qui de son pialement ,
N'avait fait retentir que l'écho des gouttières ,
Parmi nos Amphions se mêle adroitement ,
Et là , par beaucoup de grimace ,
Favorisé sur-tout par la confusion ,
A travers le grand nombre il passe
Pour virtuose en l'esprit du Lion.

Quelque

Quelque tems il jouit des fruits de son audace ;
Mais à la fin tout se découvre ; un jour
Qu'on célébraît une fête à la Cour ,
Pour régaler la compagnie ,
Sa Hauteſſe ordonna que chacun à ſon tour
Dirait une chanſon jolie.
Qui fut penaud ? vous le voyez , Lecteurs.
Pour éviter la peine & l'infamie ,
Le Moineau quitta la partie ,
Et fut chercher d'autres dupes ailleurs.
Que de gens fort vantés , qui n'ont d'autres mérites
Que d'être impudens avec art ,
Tout comme lui s'envoleraient bien vite ,
Si l'on voulait qu'ils chantaſſent à part !



F A B L E X X V I I I .

Le Paon & la Poule.

L'ORGUEIL est-il un vice? on répond ; oui, sans doute.

Il naît toujours dans un cœur insensé.

Pour le détruire on fait ce qu'il en coûte ;

Souffrons-le donc lorsqu'il est bien placé.

Dans une Basse-Cour , où mainte Volatille
Vivait pour engraisser une sainte famille ,
Était un Paon. Ce Paon s'érigeait quelquefois
En Censeur ; il daubait puis les uns , puis les autres.

Car loge-t-on sous mêmes toits

Pour vivre selon les Apôtres ?

Or il disait un jour à la Poule ; « Grands Dieux !

» Que votre Coq , m'amie , a l'air fier & superbe !

» Autant & plus qu'un Paon fera-t-il orgueilleux ,

» Sans s'attirer quelque méchant proverbe ?

» Car on fait , Dieu merci , tout ce qu'on dit de nous.

» Voisin , répondit la Galande ,

» De votre orgueil au sien la différence est grande :

» L'orgueil sied même à mon Epoux ;

» Il est fort , vigilant , & rempli de courage ;

» Mais votre orgueil , sur quoi le fondez-vous ?

» Sur vos couleurs , & sur votre plumage ».



F A B L E X X I X.

Le Peuple Bossu.

AUPRÈS des lieux où le fertile Indus,
A bouillons d'or roule son onde,
Il existe un Pays où les gens sont bossus,
Etpassent à leurs yeux pour les plus beaux du monde.
Un Etranger bien fait, d'agréable façon,
Tel que chez nous on peint un Céladon,
Y vint un jour. Peut-être l'on va croire
Qu'il y fut adoré des belles du canton;
Qu'on y dressa des autels à sa gloire.
Point du tout; on le regarda
Comme le Singe de la Foire.
Autour de lui ce peuple s'assembla:
Epigrammes, brocards, les Hommes en cela
Ne restent jamais courts. Nul ne s'en fit scrupule;
Et dans ce Pays ridicule
Laid comme l'Etranger en proverbe passa.

Des Voyageurs rapportent même ;
Que tous les ans depuis ce Peuple de Magots ,
Rend grace aux Dieux , dont la bonté suprême
En les créant les avait fait si beaux.
En sa laideur tant il s'admire , il s'aime.

Chaque Pays a son orgueil , son goût ,
Auxquels il tient d'étrange sorte.
Voulons-nous réussir par-tout ?
Prenons la bosse qu'on y porte.



F A B L E X X X.

Les Animaux dans l'Isle.

AVANT que l'Homme au cœur d'airain,
Dans les débris des forêts qu'il ravage,
Se fut ouvert sur l'Onde un pénible chemin ;
Il était une Isle sauvage
Où les vertus du siècle d'or
En toute pureté se pratiquaient encor.
Les Animaux y vivaient tous en frères :
Les Lions, les Taureaux, les Ours, & les Panthères,
Sans crainte se fréquentaient tous :
Et les Agneaux près de leurs mères ,
En sûreté broutaient avec les Loups.
Quand par hazard dans cette Isle abordèrent
Des chercheurs de monde nouveaux :
Voyez , hélas ! à quoi tient le repos !
Et pour radouber leurs vaisseaux ,

Quelques tems ils y séjournèrent.

Un matin que sur l'herbe ils prenaient leur repas ;
Certain Renard leur vit gruger une volaille.

Dieu fait s'il fut frappé du cas !

Voyez , dit-il , cette canaille ,

Au lieu de se nourrir de la chair du prochain ;
Les fruits ne peuvent-ils leur servir de pâture ?
Fi , je ne puis souffrir ce spectacle inhumain ;

Cela révolte la nature.

Le Renard à ces mots gagne le bois voisin ,

Se met à brouter un arbruste ,

Surpris que les flots menaçans ,

N'eussent point englouti cet équipage injuste ,

Et vengé l'intérêt des gens.

Mais un jour qu'il était malade ,

Qu'il ne trouvait à l'herbe qu'un goût fade ,

Une Poule s'offre à ses yeux.

Il déteste d'abord son desir odieux ;

Puis il n'a qu'un simple scrupule ;

Puis faute de rencontrer mieux ,

Regardant sa pitié comme peur ridicule ,

Il la croque, & lui trouve un goût délicieux.

Depuis ce jour, renonçant aux légumes,

Bien sûr de ne rien perdre au troc,

De quelques animaux à plumes

Il fournit tous les jours son croc.

Après quelques façons les autres l'imitèrent.

Pour la gent volatile alors plus de merci ;

Elle était pour sa vie en assidu souci :

Mais elle se plaignit. Les Lions la vengèrent,

Et sur tous les Renards sans pitié se jettèrent ;

Mais à la chair trouvant du goût aussi,

Du droit de les punir les Lions abusèrent.

Tout expira sous leur ongle vainqueur.

Les Moutons à leur tour devinrent la victime

Des Loups, dont cet exemple éveilla la fureur ;

La force & l'appétit rendaient tout légitime ;

Par-tout se répandit le carnage & l'horreur,

Et tous à qui mieux mieux travaillant à leur perte ;

Bientôt cette Isle fut déserte.

A qui reprocher son malheur ?

Pour une cause j'en vois mille.

L'Homme d'abord , dequoi ne vient-il pas à bout ?

Cette plage sans lui serait encore tranquille ;

L'exemple à qui tout ouvre un cœur facile ,

Vient ensuite ; après lui l'égoïsme fit tout.



F A B L E X X X I.

L'Aigle & l'Escarbot.

DEPUIS la mort de Jean Lapin (*),
Dont l'Aigle entre ses bras avait tranché la vie,
L'Escarbot en voulait à l'Oiseau de Jupin.
Le Ciel n'avait pu voir leur querelle assoupie.
Or, l'Aigle dit un jour à messire Escarbot :
 « A dire vrai je me trouve un grand sot,
» De m'abaisser jusqu'à prendre à partie
 » Un vil Insecte comme toi :
» Moi, que le Souverain du Ciel & de la Terre
 » Charge du soin de porter son Tonnerre :
» Moi, que tout l'air enfin reconnaît pour son Roi ».
« Oses-tu te parer de ce faible avantage ?
Répondit l'Escarbot : « nous avons , Dieu-merci ,
 » Des titres à revendre aussi.
» Comme toi , s'il le faut , j'en ferai l'étalage.
» J'ai part comme ton Maître au culte des Mortels.

(*) Voyez les Fables de la Font. Fab. 8. Liv. II.

» L'Egypte (*) du Soleil adore en moi l'Image,

» Et m'a consacré des autels ».

» Des autels? pauvre bête! est-ce un si grand mérite?»

» Reprit le divin Satellite :

» Ignorest-tu que l'Homme en élève à son gré,

» Aux objets différens de son erreur profonde?

» Est-il, dis-moi, rien de si vil au monde

» Ou qu'il n'adore, ou qu'il n'ait adoré » ?

(*) Parmi les Animaux que l'Egypte adorait, l'Escarbot était l'objet d'un culte particulier. Porphire dit dans Eusebe, qu'ils l'honoraient comme l'image vivante du Soleil. Je ne vois pas trop où est cette ressemblance; mais il est sûr qu'on en trouve encore aujourd'hui en Egypte une quantité de figures, qui désigne clairement ce culte. ...



F A B L E X X X I I .

Les Rats.

UN Auteur sur qui je me fonde ,
Dit qu'autrefois Messieurs les Rats ,
Étaient des gens doux, nobles, délicats ,
Et très-fêtés sur la machine ronde.
Le Sexe en raffolait ; nul Animal au monde ,
Pour lui n'avait autant d'appas.
Toujours sur les genoux, ou dans le sein des belles,
On leur donnait ces noms charmans
Qu'au moment de l'ivresse on prodigue aux amans.
C'étaient caresses éternelles.
Le Rat perdait-il l'appétit ?
Était-il languissant ? plus de repos pour elles.
Souvent on s'en mettait au lit ,
Et le logis était en des tranfes mortelles.
Enfin, dans ces jours de bonheur ,
Chacune avait pour leur personne ,
Ces petits soins qu'aujourd'hui toute Nonne

Témoigne pour son Directeur.

Mais, quoi? dans cette triste vie

Tout bonheur passe vite ; & graces à l'envie

Ce tems chez eux ne dura pas.

Mais c'est envain qu'ils voudraient s'en défendre :

Dans leurs malheurs, ils ne doivent s'en prendre

Qu'à leurs injurieux éclats.

La médisance , & puis la calomnie

Vinrent s'attacher à leurs pas.

On ne porte pas loin cette double furie.

Quelqu'un d'eux dans le monde avait-il des succès?

Le Rat d'Iris , d'Emire , ou de Glicère ,

Dans les cercles brillans avait-il l'art de plaire ?

Les autres aussi-tôt défiguraient ses traits.

L'ingrat , rapportaient-ils , a mordu sa maîtresse

En récompense des bienfaits

Dont elle l'accablait sans cesse.

De son côté l'autre en disait autant.

C'était ceci , cela ; toujours nouvelle pièce.

Mais enfin , nos Rats firent tant ,

Qu'ils furent crus sur leur parole.

Ils furent vus dès lors comme des Animaux ;

Qui sous un air assez frivole ;
Cachaient un cœur gangrené de défauts ,
Et qu'il fallait chasser pour son repos.

Les petits Chiens eurent leur place.
En tous les lieux on proscrivit les Rats ,
Et pour anéantir leur criminelle race ,
Bientôt on éleva des Chats.

Ecrivains de nos jours , vous qu'on voit avec rage
L'un contre l'autre s'acharner ,
Pourquoi de vos talens deshonorer l'usage ?
Laissez sur vos Ecrits le Public raisonner ,
Sans travailler vous-même à vous détruire.
De vos débats honteux quelle sera la fin ?
Mes Rats pourront vous en instruire.
Puissiez-vous craindre un semblable destin !



ÉPILOGUE.

C'EST par ces jeux, faibles fruits de ma veine,
Que mon cœur se livrait à d'innocens plaisirs ;
Et J'osai suivre *la Fontaine* ,
Moins pour former la race humaine ,
Que pour amuser des loisirs
Dont l'Ennui trop souvent appesantit la chaîne.
Heureux ! si les avis que contiennent mes Vers ,
Méritent les regards du Sage ,
Et si l'on en juge l'hommage
Digne du Prince auquel ils sont offerts.



(11)

EPITOCUR

For the purpose of the present work, the author has been obliged to consult the works of the most celebrated writers on the subject, and to extract from them the most valuable passages, which he has here translated into English, and added to them such remarks as he thought proper. The design of this work is to give a full and complete account of the history of the art of medicine, from its first origin to the present time, and to show the progress it has made, and the improvements it has been capable of. The author has endeavored to do this in a plain and simple manner, and to give such information as may be useful to the student of the art, and to the general reader who is curious in the history of human knowledge.



ESSAI

DE

TRADUCTION EN VERS

FRANÇAIS,

DE QUELQUES ÉLÉGIES

DE TIBULLE.

ESSAI

DE

TRADUCTION EN VERS

FRANÇAIS

DE QUELQUES ÉPIQUES

DE M. TIBULTE.



AVERTISSEMENT.

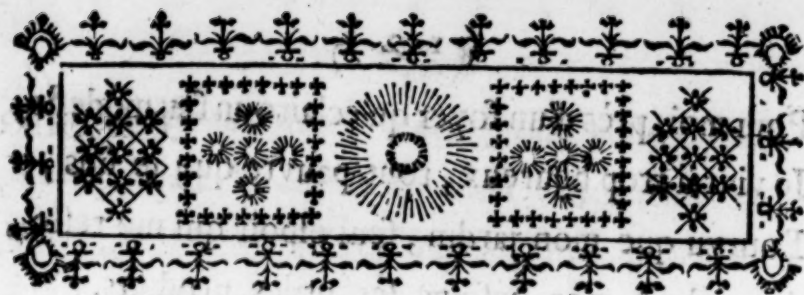
LA traduction de ces quatre Elégies est un Ouvrage que m'ont inspiré les grandes beautés de l'original : tout y ressent la grace & la délicatesse. Jamais l'Amour ne parla un langage plus tendre & plus voluptueux , & nul Poète ne mérite mieux que Tibulle , de faire les délices de ceux dont l'ame a été épurée par une belle éducation ; cependant il est peu connu , & la langue dans laquelle il a écrit , est rarement familière à nos Gens du bon ton , & tout-à-fait ignorée de nos jolies Femmes , pour lesquelles ses Ouvrages sont faits. Quelle douleur de ne voir les Auteurs aimables de l'antiquité , qu'entre les mains des Pédans ! Est-ce pour eux ,

grands Dieux, qu'ils ont composé? J'aimerais autant voir Délie, après la mort de son tendre Amant, abandonnée aux baisers impurs des Faunes & des Satyres. Il n'est donc personne qui ne sente la nécessité d'une bonne traduction en vers de cet aimable Auteur? nous en avons en prose, mais est-ce en prose qu'il doit être rendu? La prose peut-elle rendre ces pensées charmantes, que les Amans ne doivent jamais oublier, & qui sont des maximes dans la morale de l'amour? On a beau me représenter toutes les difficultés qu'il y aurait de réussir dans une pareille entreprise; M. l'Abbé Dekille, vient de nous prouver qu'il n'est pas impossible de bien traduire en vers français les Poètes Latins, & certainement il était plus difficile de plier notre langue au style des Géorgiques, dont nous n'avions aucun exemple, qu'à celui de

l'amour & de la galanterie, où quelques-uns de nos Auteurs ont si bien réussi. Qu'on eut demandé à Boileau, ce Juge si éclairé, s'il était possible de rendre en vers français les détails du labourage, que Virgile exprime si noblement; il aurait eu une mauvaise idée de celui qui l'aurait entrepris : mais qu'on lui eut demandé si on pouvait traduire Tibulle, les vers de Racine auraient répondu pour lui. Je fais qu'il y a des passages dont les difficultés peuvent dégoûter les plus intrépides, & qui même n'étant point dans nos mœurs, ne pourraient faire qu'un mauvais effet, quelque bien qu'ils fussent traduits. Je crois qu'on pourrait alors leur substituer des images équivalentes. Pour rendre un Poète, il faut être Poète soi-même, & non pas servile imitateur. Heureuse la traduction dont la lecture fait oublier celle de l'original !

Mais il ne m'appartient pas de donner des préceptes , étant au contraire dans le cas d'en recevoir. Ces Effais , que j'offre au Public , sont une preuve de l'envie que j'aurais de réussir ; s'ils avaient le bonheur de lui plaire , ou que l'on jugeât du moins par eux qu'il fût possible que je fis mieux , pourrais-je plus agréablement employer mes loisirs ?

Je joins aux quatre Elégies , la traduction du *Pervigilium Veneris*, Ouvrage charmant & plein de délicatesse ; il est attribué à Catulle , parce qu'on l'a jugé digne de lui ; mais c'est la seule preuve qu'on en ait. Nous en avons plusieurs traductions tant en vers qu'en prose ; M. Dorat en a imité quelques passages dans son Poëme du mois de Mai , que sa plume fine & élégante a heureusement rendus.



E S S A I

DE

TRADUCTIONS EN VERS

FRANÇAIS,

DE QUELQUES ÉLÉGIES

DE TIBULLE.

ÉLÉGIE PREMIÈRE.

Qu'un autre à s'enrichir trouve s'il veut des charmes;
Qu'il possède à son gré de fertiles enclos;
Mais que l'affreux Clairon, en l'appellant aux armes,
De son ame inquiète éloigne le repos.

K iv

Pour moi, près d'un foyer qu'éclaire un feu modeste,
 Je vivrai trop heureux, tout pauvre que je suis,
 Pourvu que mon jardin, seul espoir qui me reste,
 Accorde à mes besoins ses utiles produits.
 Heureux Agriculteur, je saurai sous quel signe
 Il faut enter la pomme, & marier la vigne.
 L'on me verra sans honte, armé d'un aiguillon,
 De mes Bœufs paresseux diriger le fillon,
 Et porter dans mes bras à sa tendre Bergère,
 Un Agneau dans les champs, oublié par sa mère.
 Oui, moi même, ô Palès ! j'aurai soin tous les ans
 D'arroser d'un lait pur tes Autels bienfaisans,
 Et de mes premiers fruits je te ferai l'hommage,
 Soit qu'un bois façonné par la main des Pasteurs,
 Ou soit qu'un marbre antique & couronné de fleurs,
 A la ville, en nos champs, nous offre ton image.
 Aux portes de ton Temple en couronne tressée,
 Des épis, ô Cérès ! seront entrelacés.
 Règne sur mon jardin, que ta faux redoutable
 En défende l'approche aux Oiseaux ennemis ;
 Priape ! & vous mes Dieux, vous dont l'œil favorable
 Veille sur mes guérets plus enviés jadis,

Dans des temps plus heureux , une belle Genisse
 Vous payait le tribut de mon vaste troupeau ;
 Mais , hélas ! à présent d'un malheureux Agneau ,
 Ma pauvreté me fait un riche sacrifice.
 Son sang ne coulera qu'au bruit de nos chansons ;
 Donnez-nous de bons vins , d'abondantes moissons ,
 Vous dirons-nous ; Grands Dieux ! que votre
 complaisance

Regarde sans mépris nos modestes présens :
 De nos dons sont bannis le faste & l'opulence ;
 Mais c'est ainsi que l'Homme aux jours de l'innocence
 Offrait aux Immortels ses vœux & son encens.

Sur un Bercaïl plus riche , exercez votre rage ,
 Loups cruels , épargnez mon troupeau peu nombreux.
 Je ne regrette point les biens que mes ayeux
 Retiraient autrefois de leur vaste héritage ;
 Une faible récolte est assez pour mes vœux ;
 C'est assez , si je puis à l'abri de l'orage
 Reposer sous le toit que m'ont laissé les Dieux.
 Qu'il est doux , dans les champs quand la tempête
 gronde ,
 De presser dans un lit l'objet de ses desirs !

Combien la pluie alors dont le vent les inonde,
Aux charmes du sommeil ajoute de plaisirs !

Ils les achètent bien leurs trésors , leur richesse ,
Ceux que n'arrêtent point les mers ni les frimats.
Dans mes folles erreurs j'ai puisé ma sagesse ,
Et loin qu'aucun voyage ait pour moi des appas ,
Sous un arbre arrosé par une eau murmurante ,
J'irai du chien brûlant éviter le retour.

Ah ! périsse tout l'or que la nature enfante ,
Si mon absence en coûte une larme à l'amour !

Soumets tout , Messala , du couchant à l'aurore ,
Enrichis ton Palais d'un superbe butin.
Enchaîné dans ces lieux par celle que j'adore ,
Aimer , aimer toujours doit être mon destin.

Que l'on censure ou non mon heureuse paresse ,
Délie ! hé que me font tous ces propos divers !
Pourvu qu'à tes côtés je puisse être sans cesse.
Sous tes yeux , mes troupeaux me deviendront
plus chers ;

Le soin de les garder n'aura rien qui me blesse.
Ah ! que l'on parle ou non , qu'importe l'univers !
Si couché sur la mousse auprès de mon Amante ,

Du sommeil dans ses bras je goûte les douceurs.
 Qu'ils font durs tous ces lits que la mollesse invente,
 Si Morphée & l'Amour n'y versent leurs faveurs !
 Quel est le cœur d'acier , qui , maître de tes
 charmes ,
 Pourrait leur préférer le vain éclat des armes ?
 Délie ! ah j'y consens : qu'il triomphe à ce prix !
 Qu'il vole , l'insensé , de victoire en victoire ,
 Et que sur un Courfier tout chargé de rubis ,
 Il étale à nos yeux les marques de sa gloire !
 Et moi , que je te voye en mes derniers momens !
 Que je presse ton sein dans mes bras défaillans !
 Tu verseras des pleurs sur un Amant si tendre ,
 Et Tibulle étendu sur le triste bûcher ,
 Où la flamme bientôt va le réduire en cendre ,
 Recevra tes adieux & ton dernier baiser.
 Tu verseras des pleurs , car les Dieux inflexibles ,
 N'ont point couvert d'acier tes entrailles sensibles.
 Ce spectacle à la fois & terrible & touchant ,
 A tous les jeunes cœurs arrachera des larmes ;
 Mais crains que ta douleur , par trop d'empportement ,
 Dans la nuit du tombeau n'offense ton amant ,

Délie , & garde-toi de t'en prendre à tes charmes.

Aimons-nous cependant , jouissons des plaisirs ,
Avant que le trépas nous couvre de ses ombres.

De notre hyver bientôt les jours pâles & sombres
Ne nous permettront plus d'avouer nos desirs.

Aimons , fêtons Vénus , Vénus est de notre âge :
Battons-nous donc pour elle , & brisons les verroux
Qu'oppose à nos amours la fureur des jaloux.
C'est dans de tels combats que brille mon courage.
Trompettes , étendars , à des cœurs éblouis ,
Annoncez loin de moi la gloire & l'opulence ;
Je vis assez heureux du peu dont je jouis ,
Pour braver à la fois le faste & l'indigence.



ÉLÉGIE SECONDE.

NOIRS chagrins, loin de nous ; que coulant à
grands flots

Le nectar dans nos cœurs amène le repos.

Gardons-nous d'éveiller ceux que Bacchus enchaîne,
Avec eux dort aussi leur amour malheureux.

Buvons, puisqu'à cette heure une porte inhumaine
Retient sous ses verroux l'objet de tous mes vœux.

Puissent, cruelle porte, & l'orage & la foudre,
T'arracher à tes gonds & te réduire en poudre !

Mais, que dis-je ? ah ! plutôt daigne me pardonner,
Et puissent ces malheurs n'accabler que moi-même
Si jamais de festons j'ai pris soin de t'orner ;
Ne m'arrête donc plus loin de celle que j'aime.

Ouvre-toi, pour moi seul, mais servant mes desirs,
Crains que tes gonds, hélas ! n'éventent mes plaisirs !

Et toi, de tes jaloux trompe la vigilance,
Délie, il faut oser : aux Amans courageux
Vénus prête toujours son utile assistance ;
Les verroux les plus sûrs se brisent devant eux :

Vénus fait aux regards donner de l'éloquence.

Elle apprend, comm'il faut, sans effort & sans bruit,
Des bras de son époux s'échapper dans la nuit ;

Mais celui que retient la crainte, ou l'indolence,
De ses doctes leçons ne fut jamais instruit.

Amans, marchez par-tout sans frayeur, sans
allarmes :

Vénus de tout danger vous défend par ses charmes.

Le barbare voleur, les cruels assassins

D'un amour courageux respectent les desseins ;

Pour moi je ne crains rien, ni les vents ni la pluie.

Puis-je me souvenir de leur vaine fureur,

Quand j'entends le signal attendu par mon cœur ;

Et que je vois s'ouvrir la porte de Délie ?

O toi ! que le hazard amène sur mes pas,

Qui que tu fois, arrête & ne regarde pas ;

Vénus dans ses larcins exige du mystère.

Par un abord trop prompt, garde de m'allarmer :

Ecarte loin de moi tout flambeau téméraire,

Et dans ces doux momens n'aïlle point me nommer.

Si quelqu'un m'a connu, qu'aussi-tôt il l'oublie ;

Qu'il ait pour le nier des sermens toujours prêts ;

Car il éprouverait que Vénus en furie
 Est aussi redoutable aux Mortels indifférens,
 Que l'orageuse Mer qui lui donna la vie.

Ne crains rien toutefois ; une Fée, ô Déesse !
 Savante dans son art, propice à nos amours,
 A ton jaloux mari doit les cacher toujours.
 A ses accens , j'ai vu les astres dans leur course
 S'arrêter , & les eaux remonter vers leur source.
 J'ai vu s'ouvrir la terre à ses enchantemens ,
 Et du fond des tombeaux sortir les ossemens.
 Sa voix , quand il lui plaît , dissipe les nuages ;
 Des antres infernaux évoque les Démons.
 A ses accens , j'ai vu se former des orages ;
 Et la terre en été se couvrir de glaçons.
 De la Colchide enfin où son art prit naissance ;
 Les plus rares secrets sont tous en sa puissance.
 Veux-tu les éprouver ! que par trois fois chantés
 Ces magiques accens soient aussi répétés ?
 Alors si tu voulais couronner ma tendresse ,
 Ton époux te verrait lui-même entre mes bras ;
 Témoin de mon bonheur , il ne le croirait pas :
 Mais si c'est un rival , alors le charme cesse.

N'aïlle point t'abuser. Que croirai-je pourtant ?
Son art , m'a-t-elle dit , peut me rendre inconstant.
A ses Divinités , pour me sauver ce crime ,
Elle m'a fait offrir une noire victime.
Je ne les priai point de m'ôter mon amour ,
Mais de t'aimer , Délic , & de l'être à mon tour.



ELÉGIE

ÉLÉGIE TROISIÈME.

PUISQUE sans moi tu cours où la gloire t'appelle,
Pense au moins quelquefois à ton ami fidèle.

Aux bords de Phéacie à présent retenu ,
Il languit , Messala , sous un ciel inconnu.

O mort ! fais que j'échappe à ta main sanguinaire.

O mort ! cruelle mort ! fuis de ces tristes lieux.

Pour recevoir , hélas ! mes funestes adieux ,

Pour recueillir ma cendre , ai-je ma tendre mère ?

Ma sœur est-elle ici pour me fermer les yeux ,

Et pour couvrir de fleurs le tombeau de son frère ?

On dit , ô Dieux puissans , qu'avant de me quitter ,

La timide Délie alla vous consulter.

Interrogés trois fois , les sacrés Haruspices

Lui donnèrent trois fois des réponses propices.

Rien ne la rassurait ; envain à son amour ,

Tout , hélas ! paraissait promettre mon retour.

Elle tournait vers moi ses yeux baignés de larmes ,

Et quand j'avais fixé l'heure de mon départ ,

Pour calmer ses frayeurs & mes vives allarmes ,

Je cherchais un motif pour un nouveau retard.
 Un rien , tout à mes yeux était un noir présage ,
 Et la crainte toujours m'enchaînait au rivage.
 Que de pensers divers m'agitaient tour à tour !
 Que de monstres affreux me forgeais-je à moi-même !
 Tant il est dangereux de quitter ce qu'on aime ,
 Et de se mettre en marche au mépris de l'amour.
 Que me sert à présent ton Isis , ô Délie !
 Que me sert tant d'encens , tant de vœux affidus !
 Et pour l'amour sur-tout , (faut-il que je l'oublie) ?
 Au pied de ses autels tant de momens perdus !
 Sauve mes jours , Isis ! j'implore ta clémence ;
 Autour de tes lambris tous ces dons suspendus ,
 De ton art bienfaiteur attestent la puissance.
 Vas , ma Délie encor te réserve des nuits ;
 Et couverte de lin durant ses saintes veilles ,
 Tu la verras encor sous tes sacrés parvis ,
 Occupée à chanter tes augustes merveilles :
 Accorde à ses desirs qu'à mes Dieux tous les mois
 Je puisse encor offrir l'encens que je leur dois.
 Pourquoi n'êtes vous plus , ô le premier des âges !
 L'arbre content alors d'embellir l'univers ,

N'allait point sur les flots affronter les orages.
Des chemins dans les champs ne s'étaient point
ouverts.

Pressé par l'intérêt , du couchant à l'aurore ,
L'avidé Nautonnier ne voguait point encore.
Le superbe Taureau , le Courfier indompté ,
Dans les bois , dans les prés , paissaient en liberté.
L'Homme alors des verroux méconnaissait l'usage ,
Et méprisant les droits de la propriété ,
Nulle limite encor ne fixait son partage ;
Par-tout son innocence était sa sûreté.
Ses Brebis d'un lait pur retournaient toujours pleines.
Le miel à gros bouillons sortait du tronc des chênes.
Vous étiez inconnus, fureurs, meurtres, combats;
La terre était tranquille , & l'acier, de ses veines
N'était point arraché pour donner le trépas.

Ton règne , ô Jupiter ! nous amena le crime.
Tu parus , & la mort pour frapper les Humains
S'ouvrit au même instant mille nouveaux chemins.
Mais que fais-je , Grand Dieu ! dois-je être ta
victime ?

Tu fais que le parjure , & le mépris des Dieux

Furent toujours pour moi des forfaits odieux :
Mais , hélas ! en ce jour s'il faut que je succombe ;
Fais au moins que ces mots soient gravés sur ma
tombe :

Ici par un cruel revers ,
Loin des regards de sa Délie ,
Tibulle a terminé sa vie
En suivant ses amis & par terre & par mers.
Mais à ceux qu'à ses loix l'amour trouva fidèles ,
Les champs Elysiens par Vénus sont ouverts.
Là , d'éternels concerts , des danses éternelles
Se mêlent aux doux chants de mille oiseaux divers.
La terre sans culture y produit la canelle ;
Et la vermeille rose en ces lieux immortelle ,
En un divin parfum s'exhale dans les airs.
Aux jeux des doux Bergers & des Nymphes volages ;
L'Amour , le tendre Amour préside assidûment ;
Et couronnés de myrte , errent sur ces rivages
Ceux que la mort avide a surpris en aimant.
Mais il est un séjour en une nuit profonde ,
Qu'habitent les forfaits , & que de noirs torrens
Epouvantent toujours par le bruit de leur onde.

Là , du Chien des Enfers la triple gueule gronde ,
 C'est là que Tisiphone , excitant ses serpens ,
 Voit fuir à son aspect les coupables tremblans.
 Là l'ingrat Ixion , sur une roue expie
 Le projet insensé de son coupable amour.
 Sur un vaste rocher , là l'énorme Titye
 Est le mets éternel d'un avide Vautour.
 Du malheureux Pélops , là le père homicide
 Est entouré de lacs , il veut boire ; mais l'eau
 Fuit , & court inonder le funeste tonneau
 Que tâche envain d'emplir l'affreuse Danaïde.

Puissai-je voir encor dans ce séjour d'effroi,
 Le cruel qui troubla le bonheur de ma vie !
 Mais toi , de grace , hélas ! sois fidelle , ô Délie.
 Que ta sage Nourrice assise auprès de toi ,
 Filant à la lueur d'une douce lumière ,
 Te fasse des récits , ou te parle de moi ,
 Et qu'alors te couvrant de son ombre légère ,
 Le sommeil doucement te ferme la paupière.
 Inattendu soudain , comme venu des Cieux ,
 Tu verras , & ton cœur n'en croira point tes yeux ;
 Tu verras devant toi le mortel qui t'adore.

Pieds nuds , cheveux épars , telle que tu feras ,
Cours alors , ô Délie ! & tombe dans ses bras.
Puissent les justes Dieux , que mon amour implore ,
D'un si beau jour bientôt nous amener l'aurore !



ÉLÉGIE QUATRIÈME.

PUISSE, ô Dieu des Jardins, un berceau de
feuillage

De la rigueur des tems te garantir toujours !
Mais quel art pour charmer mets-tu donc en usage ?
Ce n'est ni le duvet qui couvre ton visage ,
Ni tes cheveux flottant en élégans contours.
Nud, tu braves l'hyver, tu braves la tempête ,
Et les feux que l'été fait pleuvoir sur ta tête.

Je lui parlais ainsi, lorsqu'armé de sa faux ,
Le fils du Dieu Bacchus me répond en ces mots :
Cede à tous les desirs que forme ta maîtresse ;
C'est à force de soins qu'on prospère en amour.
Que jamais ses refus ne lassent ta tendresse ;
Sa tête sous le joug doit se plier un jour.
L'eau perce avec le tems la pierre la plus dure ;
Le tems apprend à l'homme à dompter les lions ,
Et le Soleil ne voit, tant que sa course dure ,
Qu'une fois les raisins enrichir nos vallons.
N'épargne aucun serment ; ceux que l'amour ordonne

Par les vents emportés se perdent dans les Cieux.
 Le parjure en amour n'offense point les Dieux ,
 Et toujours Jupiter d'avance le pardonne.
 Mais tout fera perdu , si tu perds un seul jour.
 Le bel âge est un songe , il s'enfuit sans retour.
 Des prés si promptement s'efface la verdure !
 Les bois si promptement ont perdu leur parure !
 Vois ce courfier qu'Elis a vu vaincre en ses champs ,
 Il languit aujourd'hui sous le fardeau des ans !
 Des plaintes d'un vieillard il me souvient encore ;
 Sans amour , sans plaisirs emportés par le tems ,
 De ses jours , mais trop tard , il regrettait l'aurore.
 Lorsque la beauté passe , elle ne revient plus ,
 Et la terre au printems s'orne de fleurs nouvelles.
 Pour le seul Apollon & pour le seul Bacchus ,
 La beauté , la jeunesse ont oublié leurs aîles.

Toujours soigneux de plaire à l'objet que tu fers ,
 Voyage-t-il ? eh bien , cours , vole sur sa trace ;
 Soit qu'en traits nuancés se peignant dans les airs ,
 D'un orage prochain l'arc d'Iris te menace ;
 Soit que l'affreux lion consume l'univers.
 Utile à ses plaisirs , veut-il errer sur l'onde ?

Prends la rame toi-même , & dans le sein des eaux
Conduis légèrement sa barque vagabonde.

Abaisse-toi sans honte aux plus vils des travaux :

Heureux Amant , alors ton triomphe s'apprête ;

Tu vas jouir enfin des fruits de ta conquête.

Ils seront disputés , mais réduit aux abois ,

Et conspirant lui-même à sa propre défaite ,

Ils te seront donnés , puis offerts quelquefois.

Justes Cieux ! rarement dans le siècle où nous
sommes ,

L'opulence est le prix du mérite des Hommes.

L'Amour au seul Plutus prodigue ses douceurs.

Puisse , divin Amour , une pierre fatale

Presser le malheureux de qui l'ame vénale

Fait un lâche trafic de tes saintes faveurs !

O vous , par qui ce Dieu fonde son doux empire ,

Aimez , jeunes Beautés ! ceux que Phébus inspire ,

Que jamais de leur chant l'or ne soit le vainqueur.

Vénus , sans l'art des vers n'aurait point de cein-
ture ;

Et Bérénice doit à cet art enchanteur ,

L'éclat que dans le Ciel jette sa chevelure.

Celles que parmi vous célébreront les vers ,
Vivront tant qu'au printems fera de la verdure ,
Des astres dans les Cieux , & de l'eau dans les mers.

Que l'Amour , dit ce Dieu , pour ses dernieres
armes

Mette en jeu quelquefois les reproches discrets ,
Et les larmes sur-tout ; peut-on vaincre les larmes ?

J'instruisais Titia de ces charmans secrets ;
Mais son cruel époux veut qu'elle les oublie.
Fuyez , fuyez , dit-il , la jeunesse étourdie ;
Là s'offrent à l'Amour des motifs toujours prêts ;
L'un excelle à conduire un char dans la carrière ;
L'autre de ses beaux bras fendant l'écume amère ,
Comme un cygne éclatant se joue au sein des eaux ;
Celui-là vous plaira par son bouillant courage ;
Celui-ci par son air , son modeste langage ,
Vous séduira sur-tout sans craindre de rivaux.

Soit trompé qui le veut ; mais que qui craint de
l'être

Vienne dans l'art d'aimer s'instruire chez son maître.
Je le suis , j'en fais gloire ; accourez , jeunes gens ,
Apprenez à braver les amoureux caprices ;

Instruisez-vous : quand l'âge aura glacé mes sens,
De ce métier encor je ferai mes délices.

Qu'il est cruel, l'amour dont je brûle pour toi !
De mon art à présent l'impuissance m'accable.
Charmante Titia ! de grace , épargne-moi ,
Et de ceux que j'instruis , ne me rends point la fable.



TRADUCTION
EN VERS FRANÇAIS,
DU
PERVIGILIUM VENERIS.

LA VEILLÉE DE VÉNUS.

QU'A l'Amour demain s'engage
Le cœur qui ne fut point aimer ;
Que le cœur dont il eut l'hommage
Demain se laisse enflammer.



Demain le doux printems commence,
Au printems naquit l'univers ;
L'Oiseau chante du haut des airs
Le règne de la jouissance,

Et par de fertiles vapeurs
 Les bois rendus à l'existence
 Reprennent leurs vertes couleurs.
 Demain la Reine d'Idalie,
 Préparant ses Myrtes chéris,
 Sous leurs branches qu'elle marie;
 Aux plaisirs offre des abris,
 Et de son Trône de verdure,
 Dicte ses loix à la nature.

Qu'à l'Amour demain s'engage
 Le cœur qui ne fut point aimer;
 Que le cœur dont il eut l'hommage
 Demain se laisse enflammer.



C'est au printems que Dionée,
 Sortit des abysses profonds;
 Aux yeux de la mer étonnée,
 Sur une conque environnée
 Des Sirenes & des Tritons.
 C'est son souffle qui donne au monde
 L'éclat dont il brille à nos yeux;

Qui , de la terre qu'il féconde ,
 Fait germer le sein précieux ;
 C'est elle dont la main disperse
 Les perles que l'aurore verse ,
 Et qui veut que les simples lys ,
 Qui croissent sur un sein timide
 Fait pour les baisers de son fils ,
 Se mêlent à la Rose humide ,
 Teinte encor du sang d'Adonis.

Qu'à l'Amour demain s'engage
 Le cœur qui ne fut point aimer ;
 Que le cœur dont il eut l'hommage
 Demain se laisse enflammer.



Demain dans ses rians bocages
 Vénus vous ordonne d'errer ;
 L'Amour vous fuit , Nymphes volages ,
 Gardez de trop vous égarer.
 Si cet enfant porte des armes
 Croit-on qu'il veuille folâtrer ?
 Mais , Nymphes , foyez sans alarmes :

Par respect pour un jour si beau ;
 Vénus lui défend de vous nuire.
 Il ne veut que jouer & rire ;
 Il est nud , sans arc , sans flambeau.
 Que dis-je ! redoutez les charmes
 Qu'il va présenter à vos yeux ;
 C'est lorsque l'Amour est sans armes ,
 Que l'Amour est armé le mieux.

Qu'à l'Amour demain s'engage
 Le cœur qui ne fut point aimer ;
 Que le cœur dont il eut l'hommage
 Demain se laisse enflammer.

Nymphes des bois , chaste Diane,
 Fuyez les apprêts indécens
 D'un jour que la pudeur condamne ;
 Mais , trêve à vos combats sanglans.
 Chaste Diane , à cette fête ,
 Vénus te priait de venir ;
 Mais du spectacle qui s'apprête
 Ton front auroit trop à rougir.

Le chœur de ses Nymphes légères ,
 La tête ceinte de festons ,
 Va parcourir trois nuits entières
 Tes montagnes & tes vallons.
 Vous y ferez vainqueur de l'Inde ,
 Et vous , Déesse des moissons.
 Ce fera vous , ô Dieu du Pinde !
 Qui leur dicterez des chansons.
 Retire-toi , chaste Délie ,
 Cedes ton trône & ton séjour ,
 Et que la Reine d'Idalie
 Règne dans les bois à son tour.

Qu'à l'Amour demain s'engage
 Le cœur qui ne fut point aimer ;
 Que le cœur dont il eut l'hommage
 Demain se laisse enflammer.



De tes fleurs parfume son trône ,
 Hybla , c'est Vénus qui l'ordonne :
 Vénus va nous dicter ses loix.
 Le chœur des Graces l'environne ;

Champs ;

Champs , reverdissez à sa voix.
 Des fleurs que l'an nouveau recéle ,
 Faites éclore devant elle
 Toutes les moissons à la fois.
 Près d'elle les Nymphes des plaines ,
 Des montagnes , & des fontaines ,
 Se joignent aux Nymphes des bois.
 La Déesse qui les regarde ,
 Riant de leur air ingénu ,
 Leur dit sur-tout de prendre garde
 A son fils , alors qu'il est nu.

Qu'à l'Amour demain s'engage
 Le cœur qui ne fut point aimer ;
 Que le cœur dont il eut l'hommage
 Demain se laisse enflammer.

Demain l'on n'aura plus d'ombrages
 Que sous les fleurs & les feuillages.
 Demain venant du haut des cieux
 L'éther sur tout ce qu'il féconde ,
 Du printems qu'il promet au monde ,

Imprime l'aspect gracieux.
 La terre à ses fertiles ondes
 Ouvre ses entrailles profondes ;
 Et reçu dans son vaste sein ,
 Le Dieu veut en époux fidèle
 Nourrir & produire avec elle
 Les tendres fruits de leur hymen.
 Dans les champs que l'azur colore ,
 Au sein des monts , au fond des eaux ,
 La sève filtre & s'élabore
 Par d'imperceptibles canaux.
 Vénus dont la puissance intime
 Sous ses pas fait tout respirer ,
 Ordonne au monde qu'elle anime,
 D'apprendre à se régénérer.

Qu'à l'Amour demain s'engage
 Le cœur qui ne fut point aimer
 Que le cœur dont il eut l'hommage
 Demain se laisse enflammer.



Vénus dans les champs d'Aufonie

Conduisit Enée & ses Dieux ,
 Et de son fils pour Lavinie
 Couronna l'Amour glorieux.
 C'est elle qui du Dieu de Thrace ,
 Près d'Ilie enflamma l'audace ,
 Qui préfidant à nos destins ,
 A leur jeune & vaillante race ,
 Livra les filles des Sabins ;
 Et de cet heureux assemblage
 Fit naître ces Héros divers ,
 Dont la prudence & le courage
 Devait subjuguier l'univers.

Qu'à l'Amour demain s'engage
 Le cœur qui ne fut point aimer ;
 Que le cœur dont il eut l'hommage
 Demain se laisse enflammer,



Le plaisir féconde les plaines ,
 Vénus le répand dans leurs veines.
 C'est dans les champs , parmi les fleurs ,
 Qu'on dit qu'elle donna naissance

Au Dieu qui règne sur les cœurs.
Les champs nourrissent son enfance
De leurs plus suaves odeurs.

Qu'à l'Amour demain s'engage
Le cœur qui ne fut point aimer ;
Que le cœur dont il eut l'hommage
Demain se laisse enflammer.



Déjà les joncs des pâturages
Sont foulés aux pieds du Taureau,
Et le Berger sous les ombrages
Conduit son amoureux troupeau.
Tout fait l'amour , & Dionée
Ordonne aux habitans des airs
De célébrer leur hyménée
Par de mélodieux concerts.
Déjà du Cygne du Méandre ,
La voix rauque se fait entendre.
A l'ombre des rameaux naissans
L'épouse du cruel Térée ,
Forme ses accords ravissans ;

A sa douleur immodérée ,
 Progné répond par ses accens.
 On croirait qu'elle se lamente ;
 Mais concevons mieux ses soupirs :
 Quand la sensible Progné chante ,
 Ce n'est que le Dieu des plaisirs.
 Aimons , & chantons avec elle ;
 Le Dieu des Vers du haut des cieux ,
 Sourit à la chanson nouvelle ,
 Que j'offre au plus jeune des Dieux.
 Quand la Déesse de Cythère ,
 Annonce au monde les beaux jours ,
 Peut-être si j'osais me taire ,
 Ce ferait , hélas ! pour toujours.

Qu'à l'Amour demain s'engage
 Le cœur qui ne fut point aimer ;
 Que le cœur dont il eut l'hommage
 Demain se laisse enflammer.

F I N.

T A B L E.

ÉPITRE à M ^{rs} . Comte D'ARTOIS.	Pag. 5
PRÉFACE.	7
A la Fontaine.	11
FABLE I. L'Orme & l'Ozier.	13
II. Le Loup & la Chèvre.	15
III. L'Ane & son Maître.	17
IV. Le jeune Cerf.	19
V. Le Roi & le Prisonnier.	21
VI. Le Bouc sans Barbe.	23
VII. Les deux Pigeons & les Moineaux.	27
VIII. Neptune & l'Homme.	29
IX. L'Aigle & le Milan.	31
X. Les deux Chevaux.	33
XI. Le Renard & le Dragon.	35
XII. Le Pavot & la Violette.	37
XIII. Le Loup & les Cerfs.	39
XIV. L'Homme mordu par un Chien.	41
XV. Le Roi & la Pie.	42
XVI. Le Renard & la Perdrix.	44
XVII. Le Lierre & le Chêne.	46
XVIII. Jupiter & les deux Hommes.	47
XIX. Le Roi & son Cheval.	49
XX. Le Singe & le Lion.	51
XXI. L'Ours & les Animaux.	53
XXII. La Souris Philosophe.	54
XXIII. La Statue.	55

F. XXIV. <i>Le Lion & l'Eléphant.</i>	57
XXV. <i>La Brebis & le Buisson.</i>	60
XXVI. <i>Le Renard & le Masque.</i>	61
XXVII. <i>Le Serpent d'eau & les Grenouilles.</i>	62
XXVIII. <i>L'Ane & le Singe.</i>	64
XXIX. <i>Hercule.</i>	67
XXX. <i>Le Loup mourant.</i>	68
ÉPILOGUE.	70

L I V R E S E C O N D.

FABLE I. <i>Le Sage Courtisan.</i>	71
II. <i>Les Furies.</i>	76
III. <i>Le Tourtereau & le Moineau.</i>	79
IV. <i>Le Taureau & le Chien.</i>	81
V. <i>La Fête & le Lendemain.</i>	83
VI. <i>Esopé & le Courtisan.</i>	85
VII. <i>Le Jet-d'eau & le Ruisseau.</i>	86
VIII. <i>Le Loup & le Chevreau.</i>	88
IX. <i>Le Rossignol, le Coucou & l'Ane.</i>	90
X. <i>L'Amour & la Bergère.</i>	93
XI. <i>Le Lion.</i>	96
XII. <i>Les Animaux & la Chauve-Souris.</i>	97
XIII. <i>Les Fourmis & les deux Cigales.</i>	99
XIV. <i>Les deux Singes.</i>	102
XV. <i>Le Serin & la Grenouille.</i>	104
XVI. <i>La Force de l'Exemple.</i>	106
XVII. <i>L'Ane parvenu.</i>	108
XVIII. <i>La Vigne & l'Orme.</i>	110
XIX. <i>La Belle & les Guêpes.</i>	112

FAB. XX. <i>Les deux Sœurs.</i>	114
XXI. <i>L'abeille & l'Homme.</i>	117
XXII. <i>Le Roi & le Pauvre Homme.</i>	118
XXIII. <i>L'Eléphant & l'Ours.</i>	120
XXIV. <i>Apollon & le Critique.</i>	122
XXV. <i>Le Loup & le Renard.</i>	125
XXVI. <i>L'Ane qui a perdu sa queue.</i>	126
XXVII. <i>Le Moineau.</i>	128
XXVIII. <i>Le Paon & la Poule.</i>	130
XXIX. <i>Le Peuple Boffu.</i>	132
XXX. <i>Les Animaux dans l'Isle.</i>	134
XXXI. <i>L'Aigle & l'Escarbot.</i>	138
XXXII. <i>Les Rats.</i>	140
ÉPILOGUE.	143
ESSAI de traduction en Vers Français de quelques <i>Elégies</i> de TIBULLE.	145
AVERTISSEMENT.	147
ELÉGIE première.	151
ELÉGIE seconde.	157
ELÉGIE troisième.	161
ELÉGIE quatrième	167
LA VEILLÉE DE VÉNUS.	172

Fin de la Table.

